

## LIVRES



Entre les lignes Page D2  
Littérature jeunesse Page D3  
Livres pratiques Page D4  
Le bloc-notes Page D5



LE DEVOIR, SAMEDI 27 / DIMANCHE 28 FÉVRIER 1993



## Le dictionnaire gruyère de Jean Cournoyer

PIERRE CAYOUILLE  
LE DEVOIR

**D**errière les projets les plus ambitieux se cachent parfois des mobiles terre-à-terre. C'est avant tout pour chasser l'ennui que Jean Cournoyer a entrepris, il y a cinq ans, la rédaction de son *Dictionnaire des noms propres du Québec* qui sortait dernièrement chez Stanké.

Il s'en confesse d'ailleurs sans honte, avec cette franchise brutale qui lui permet, depuis 16 ans, de se maintenir en selle dans l'univers cannibale de la radio privée. «J'étais morning-man à CKVL. À neuf heures, mes journées étaient terminées. Je n'avais plus rien à faire.»

D'autres motifs, moins triviaux, animaient l'ex-ministre. «J'avais découvert, en complétant mes mots croisés du samedi, que je connaissais toutes les communes de Belgique ou de France. Mais je n'avais pas d'outil de référence facile et rapide à consulter sur l'histoire, la politique et les noms de lieux du Québec. Pour combler un besoin personnel, je me suis mis à écrire tout ça sur mon ordinateur», raconte-t-il.

Ainsi donc est né ce curieux ouvrage: de l'initiative personnelle d'un animateur de radio que ne savait pas quoi faire de ses journées. Plutôt que de s'entourer d'une vaste équipe multidisciplinaire, comme le font Paul Robert et les autres grands auteurs de dictionnaires, Jean Cournoyer a choisi de travailler seul. Personne, hormis un réviseur, ne l'a accompagné dans cette aventure périlleuse. Conscient des limites de l'exercice, l'auteur se défend bien d'avoir voulu refaire l'histoire du Québec.

«Ce dictionnaire, ce n'est que la mise en commun de documents qui existent déjà, des documents spécialisés, disparates. Je les ai seulement mis ensemble. Sans aucun mérite.»

### Listes et répertoires

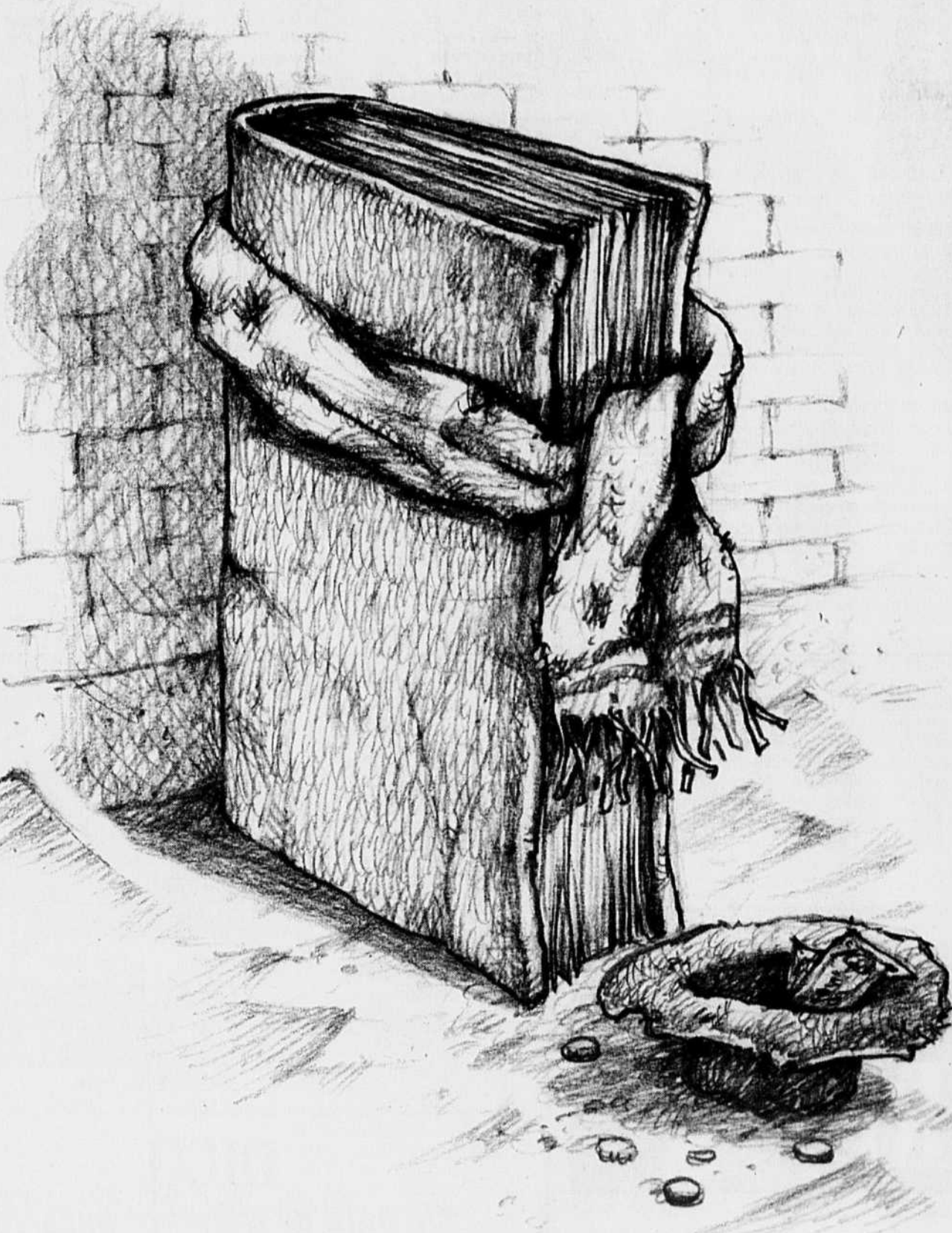
Pour concocter son ouvrage, Jean Cournoyer a donc colligé une série de répertoires, celui des parlementaires du Québec, ceux des députés fédéraux, ceux des municipalités publiés par le ministère des Affaires municipales du Québec, un répertoire des missions et paroisses (écrit en 1925), huit itinéraires toponymiques du ministère des Affaires culturelles et les listes de lauréats de grands prix culturels.

De la somme de ces ingrédients résulte un ouvrage unique, riche de

VOIR SUITE PAGE D-2: DICO

# La charité, s'il vous plaît

*Le monde de l'édition québécoise, toujours en crise, est pourtant subventionné à bloc. Certains réclament une politique du livre qui soutiendrait un peu plus les artistes et la lecture, un peu moins la grosse machine à imprimer.*



STÉPHANE BAILLARGEON  
LE DEVOIR

**L**es temps sont durs: récession, TPS, analphabétisme croissant, tout semble jouer contre les éditeurs, les distributeurs et les libraires. Il n'y a pas si longtemps, les maisons VLB et l'Hexagone ont été rachetées *in extremis* par Sogides. La question se pose: si la morosité persiste, quelle sera la prochaine institution emportée par la vague des faillites?

Certains signes ne trompent pas. À commencer par la pauvreté apparente de la restructuration d'hiver. Quelques titres se démarquent bien (par exemple le dernier Robert Lalonde, publié en France celui-là), mais dans l'ensemble, la barre semble placée assez bas.

C'est pourtant dans cette mare stagnante que ce mois-ci, François Landry, un jeune étudiant en littérature de l'Université de Sherbrooke, a décidé de lancer son pavé. Son pamphlet intitulé *L'édition revue et corrigée*, paru dans LE DEVOIR, posait la question en toutes lettres: «A quand une politique qui soutiendra, non plus une industrie de bureaucrates pour qui la culture se résume à des bilans annuels, mais les artistes, s'il en reste?»

«La plupart des éditeurs vivent de leur travail, alors que la majorité des auteurs n'y arrive pas, dit-il aujourd'hui. Comme si la seule récompense d'écrire consistait à être publié. Allons donc!»

### Des droits familiaux

Les droits d'auteurs rapportent 10 % sur les ventes au détail. Le calcul est simple: à 20 \$ l'unité, les quelque 1000 à 1500 exemplaires d'un tirage moyen rapportent 2000 \$ à 3000 \$ à l'écrivain.

Les éditeurs n'empochent guère plus. Leurs bénéfices oscillent autour du même pourcentage par titre, une fois les frais de production, d'administration et de publicité payés. «Sauf que... explique Landry, leur argent, ils le font avant la mise en vente des bouquins grâce à un généreux système de subventions qui couvre pratiquement leurs frais. Ils n'ont pas besoin d'attendre la mise au monde du livre.»

Résultat: «Ces livres imprimés à peu de frais finissent par échouer dans des entrepôts. Après quelques mois, les surplus encombrants sont pillonnés. C'est de la frime culturelle, de la dilapidation de fonds publics!»

Il y a quelques cas célèbres. Par exemple celui de Gabrielle Gourdeau, auteure de *Maria Chapdelaine ou le Paradis retrouvé*, prix Robert-Cliche 1992, que Jacques Lanctôt, l'éditeur des Quinze, s'est obstiné à ne pas publiciser parce qu'il le jugeait «vulgaire» et «trop jousalisant». Résultat, les ventes sont trois à quatre fois moins nombreuses que prévues, 2000 exemplaires tout au plus. «Mais c'est un cas d'exception, prévient la principale intéressée. On ne peut pas généraliser à partir de mon exemple.»

Bruno Roy, qui est à la tête de l'Union des écrivains et écrivains québécois, se dit pourtant tout à fait d'accord avec l'analyse de Landry. «Il démonte la mécanique des subventions qui encourage finalement la paresse et l'injustice.» Bruno Roy rappelle que la Loi 78 sur le statut de l'artiste n'oblige toujours pas les éditeurs à signer des contrats-types avec les auteurs.

Dans *Le Bulletin*, son organe de liaison, l'Uneq publie toujours une liste des subventions versées aux éditeurs. Une dizaine de millions de dollars ont

VOIR SUITE PAGE D-2: CHARITÉ

Dans la collection «Sociétés et mutations»

## La culture en mouvement Nouvelles valeurs et organisations

Sous la direction de Daniel MERCURE

Cette nouvelle collection «Sociétés et mutations» a vu le jour grâce au Fonds Georges-Henri-Lévesque de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval. Elle porte sur le thème des mutations sociales et de leurs effets sur le développement.

Dans le premier ouvrage de la collection, les collaborateurs étudient la culture en mouvement sous quatre aspects: les nouvelles manières de croire (la religion), de faire et d'organiser (le travail et les techniques), de vivre et d'être ensemble (les modes de vie), de connaître (le savoir). xii-318 pages, 32\$

UN LIVRE  
À DÉCOUVRIR...

En vente  
chez votre libraire ou chez l'éditeur

LES PRESSES  
DE L'UNIVERSITÉ  
LAVAL

Cité universitaire  
Sainte-Foy, Québec  
Canada G1K 7P4  
Tel. (418) 656 5106  
Télec. (418) 656 2600



# LIVRES

ENTRE LES LIGNES

## LA VIE LITTÉRAIRE

STÉPHANE BAILLARGEON  
LE DEVOIR

Pourquoi La Courte Échelle a-t-elle refusé de publier le roman de Dominique Demers *Les Grands sapins ne meurent pas*? «Pour des raisons idéologiques, tout simplement», déclare l'auteur.

Le livre traite d'une adolescente qui refuse de se faire avorter. Le sujet pas très «Politically correct» semble avoir déplu aux éditeurs de La Courte Échelle, qui ont refusé de se compromettre. Censure?

«La censure ne s'applique pas uniquement à ce qu'on dit, juge Dominique Demers. Elle touche aussi tout ce qu'on ne dit pas. (...) Les tabous ne sont pas toujours là où on pense.»

L'ouvrage est paru ce moi-ci chez Québec/Amérique, parce que l'autre célèbre maison d'édition pour la jeunesse n'en voulait plus. Elle avait pourtant publié avec grand succès le premier volume de la trilogie de Marie-Lune, intitulé *Un hiver de tourmente*.

«Quand j'ai déposé le manuscrit à La Courte Échelle, les commentaires ont immédiatement été diatribes, raconte Demers. Puis, on a commencé à niaiser, pour finalement me dire non au bout de six mois.» Le refus a été signalé par une lettre circulaire et la formule habituelle: «Votre livre ne correspond pas à notre politique éditoriale».

Barbara Creary, éditrice et directrice à La Courte Échelle refuse d'expliquer l'attitude de sa maison. «On ne divulgue jamais les raisons de nos choix. C'est strictement confidentiel.» Elle n'émet qu'un seul commentaire: «Ce n'est pas un cas d'exception, des manuscrits on en refuse des milliers par année.»

**Stanké et les subventions**  
Extrait d'une entrevue d'Alain Stanké, publiée dans le dernier *Livre d'ici*: «Je n'approuve pas les politiques gouvernementales de subventions. Mieux (ou pire), je suis opposé au système de subventions en général qui, dans l'état actuel des choses, persistent à maintenir artificiellement en vie une industrie malade dont on se demande parfois s'il ne vaut pas mieux débrancher la machine.»

**Toundra à vendre**  
La maison d'édition montréalaise Toundra, spécialisée dans le livre d'enfant, est à vendre. La fondatrice May Cutler, demande un million de dollars, avec lesquels la noble dame de 70 ans entend «voyager beaucoup» et «faire plein de choses». Des offres sont arrivées de Toronto, Vancouver et même de la Californie. Mme Cutler déclarait récemment qu'elle décourageait les grosses compagnies intéressées uniquement par son fonds et qu'elle voulait plutôt passer la main à une personne passionnée qui respecterait l'esprit de la maison de renommée internationale.

**Des nominations**  
Marcel Couture, président et éditeur de la Société d'éditions de la revue *Forces* a été reconduit à la présidence du Conseil d'administration de la Corporation du Salon du livre de Montréal. La liste des autres membres comprend notamment Elisabeth Marchand, de la librairie Hermès, l'auteur Marie Laberge et Serge Thérout, directeur général de Dimédia. Par ailleurs, les membres de l'Académie des lettres du Québec ont réélu Jean-Guy Pilon à la présidence de leur organisme. Cela se passait au début du mois, lors de l'assemblée annuelle...

PLAISIR de LIRE



Animatrice: Danièle Bombardier

À Plaisir de lire, je reçois cette semaine l'écrivain Neil Bissoondath qui nous parle de son roman *Retour à Casaquemada*, publié en traduction chez «Phébus».

Originaire de l'Inde par ses ancêtres, Neil Bissoondath, qui parle un français impeccable, est né à Trinidad dans les Caraïbes. Il a émigré au Canada en 1973; marié à une Québécoise, il habite maintenant Montréal.

Le goût de décrire, il l'a hérité de son oncle, l'écrivain V. S. Naipaul; un goût qui est devenu une nécessité. *Retour à Casaquemada* a été encensé par la presse américaine, britannique et canadienne. Fait exceptionnel: il a obtenu pour ce premier roman des avaloirs internationaux de 350 000 \$.

«Casaquemada» — la maison brûlée — est une île fictive des Caraïbes, qui a la forme d'une lame à l'envers... Raj, le héros y retournera pour voir ses rêves s'effondrer devant l'absence de sens moral des élites, la corruption, la violence et la mort.

Aussi à PLAISIR DE LIRE, Janette Bertrand qui ne fait pas que parler... mais qui lit beaucoup aussi. Elle nous parle de son auteur favori, Colette, avec fougue, intelligence et admiration.

PLAISIR DE LIRE

Le dimanche à 19 h 30

Radio Québec

L'autre télé. L'autre vision.

## Les joies de la publication

Il faut une bonne dose d'inconscience pour oser un premier roman

LE PARCOURS DU PREMIER ROMAN  
Jean-Michel Barrault, XYZ, 1993, 187p.

Vous qui caressez un rêve de gloire universelle et les lauriers du Goncourt pour un premier roman dans lequel vous avez mis tout votre cœur et toute votre candeur, voici de quoi réfréner vos ardeurs. Un récit drôlatique et grinçant signé Jean-Michel Barrault dévoile les arcanes de l'édition française, vue par la lognette de l'innocent de service, soit le petit provincial qui s'emmène en ville, son chef-d'œuvre manuscrit sous le bras. Barrault y révèle un secret de polichinelle: qu'il faut bien du nerf, de l'endurance, de l'humilité et une bonne dose d'inconscience pour oser un premier roman. Que la route des débuts littéraires est jalonnée de grimaces de dents et d'humiliations toutes catégories, que le monde de l'édition constitue aussi une jungle peuplée de bêtes féroces et de blanches proies. «Les candidats à la publication forment un vivier inépuisable, un fretin si affamé qu'il gobe les appâts les plus dérisoires, tout disposé à payer sa propre capture», écrit Barrault, toutes illusions tombées.

Et *Parcours d'un premier roman* d'explorer, de la gestation de l'œuvre au grand pilonnage final, les étapes du cauchemar glauque guettant l'aspirant écrivain. En avant pour les misères diverses, le grenouillage, les croc-en-jambes et jeux de coulisse, les copinages divers, plaies universelles dont la France n'a pas l'exclusivité. La maison québécoise XYZ, jugeant le propos si proche de nos réalités nord-américaines, a co-édité l'ouvrage avec les éditions Le Félin.

À l'heure où les éditeurs montréalais se font reprocher par certains d'abandonner les écrivains à leur sort en empochant la cagnotte des subventions, le livre résonne comme un cri d'alarme. On rit, mais jaune.

Jean-Michel Barrault, quoiqu'on en pense, n'est pas un néophyte racontant sa récente expérience. Plutôt un vieux routier de l'écriture auteur d'une trentaine de livres. *Parcours d'un premier roman* ne prétend pas plonger dans les profondeurs du sujet. Il donne dans l'humour léger à la Nicole de Buron. Mais le sujet n'a rien d'inoctif.

Étienne Cadaret, le narrateur du livre, pond un premier roman dans son Briand natal et, après le grand bal des refus, est accueilli par une maison d'édition qui lui promet



ODILE TREMBLAY

mers, mondes, et Renaudot. Suivra la cohorte des désillusions: le tirage plus petit prévu, le passage (raté) à la célèbre émission littéraire *Point-Virgule*, les exemplaires du livre refoulés sur la dernière tablette des libraires, les ventes faméliques, les séances fantômes de signatures, peu de critiques, le thé et les petits fours dans le cercle littéraire de vieilles rombières, le prix bidon (il se donne en France chaque année mille cinq cents prix littéraires) qui achève de faire du roman, ci bien-nommé *L'illusion*, le livre que personne ne lit. «Que fais-tu là, Étienne Cadaret proposant timidement à des indifférents ces pages que tu as écrites avec ta passion, ta sensibilité, ton émotion?», se demande le héros. Ils passent. Leurs regards glissent sur toi comme sur un meuble».

Tranchons-là: si plusieurs écrivains retrouveront leurs déboires personnels dans ceux du narrateur du récit de Barrault, (on recueille parfois les confidences de romanciers condamnés à l'oubli par des éditeurs qui ne croient pas en eux (à tort? à raison?)), il ne faudrait pas fai-

re de cet ouvrage le guide parcours obligé de toute première œuvre littéraire. Car à côté de ces rejets du système, il y a les autres, ceux que les attachés de presse jettent dans les bras des chroniqueurs littéraires, en les décrivant comme l'espoir de l'heure. En valent-ils la peine? Pas tout le temps.

Des éditeurs zélés, il y en a. L'en-nui, c'est que le «produit livre» n'est pas toujours à la hauteur. On publie trop, c'est là le hic. Tout le monde n'est pas Radiguet, ni Réjean Ducharme. Le livre est cher, le marché du Québec, petit, le monde de l'édition fragile, hyper-subventionné. Et parmi les Québécois, combien lisent québécois? «Tant de livres. Tant de talents. Tant d'espoirs. Et si peu de lecteurs», soupire l'auteur de *Parcours d'un premier roman*. L'édition est en crise permanente, en France, comme ici. Du moins là-bas, jouissent-ils d'un bassin de lecteurs potentiels qui nous fait cruellement défaut. Le dramatique chez eux est désastreux ici.

Finalement, ce petit ouvrage rigolo qui refuse de sombrer dans le pathos, a le mérite de ne pas jeter la faute sur une seule catégorie d'intervenants. Éditeurs, libraires, lecteurs, directeurs de salons du livre, écrivains, tout le monde se partage à ses yeux la responsabilité de la crise du livre, composée d'une foule de petites tragédies personnelles. Sauf qu'en bout de ligne, l'ouvrage ne répond pas à la question cruciale, *L'illusion* d'Étienne Cadaret méritait-elle le Renaudot dont rêvait son auteur? Le style enjoué mais facile de Jean-Michel Barrault autorise certains doutes...



À l'heure où les éditeurs montréalais se font reprocher par certains d'abandonner les auteurs à leur sort en empochant la cagnotte des subventions, *Parcours d'un premier roman* explore les étapes du cauchemar glauque guettant l'aspirant écrivain français. On se croirait chez nous.

ILLUSTRATION PIEM

## LA VITRINE DU LIVRE

LES CONFESSIONS DE VICTORIA PLUM  
Anne Fine  
Éditions de l'Olivier, 274 pages

Qui ment? Qui dit la vérité? Tous les matins, Olivier s'enferme dans la lingerie pour écrire ses mémoires. Olivier est philosophe, c'est là son moindre défaut. Sa vie doit être noire et mélancolique, et c'est donc ainsi qu'il la décrit: son ex-femme Constance l'a quitté et l'a privé de ses enfants, toute son existence le prédisposait au malheur. Très vite le lecteur éprouve des soupçons et découvre une autre réalité, celle d'un être insupportable qui enquinque constamment son ex et se comporte comme un véritable tyran. Bref, la guerre des sexes version british.

ROLAND BARTHES  
Patrick Mauriès  
Le Promeneur, 51 pages

Mauriès dirige cette maison d'édition qui ravive la mémoire des lettrés en publiant d'obscurs petits textes de Quincey, Burckhardt ou Voltaire. Il suit maintenant les reliefs tenus que son ami le philosophe Roland Barthes a laissés dans sa mémoire. Les quelques scènes s'enchaînent comme des perles sur un collier, permettant à l'auteur «d'affronter les énigmes que laisse, dans l'esprit de l'un de ses proches, un homme qui fut un maître». Pour inconditionnels seulement.



L'OBÉISSANCE  
Suzanne Jacob  
Boréal Compact, 265 pages

Une réédition pour ce quatrième roman qui a reçu un accueil unanime, enthousiaste et même admiratif, à l'automne 1991. Le thème est peu commun, délicat, déchirant: comment des enfants se laissent-ils assassiner en souriant? Comment une mère et une fille peuvent-elles à la fois se haïr et s'aimer?

LE HARCÈLEMENT SEXUEL: NON C'EST NON  
Johanne de Bellefeuille  
Les éditions du remue-ménage, 114 pages

Sujet brûlant. Le gaffeur ministre John Crosbie en sait quelque chose. Et on apprend maintenant que des étudiantes de l'UQAM ont mis sur pied une «Brigade rose» (comme on dit brigade rouge?) pour exécuter sommairement, du doigt, sans plus de procès, les prétendus harceleurs sexuels. Le petit livre propose d'autres trucs pour stopper cette «lépre des années 1990»: tuer le harcèlement dans l'oeuf, enregistrer des preuves, publiciser soi-même la chose et sans tarder, aller devant les tribunaux. L'ouvrage propose aussi un portrait de la victime et du harceleur des statistiques sur le problème et une liste des ressources disponibles.

BABY  
Kirsten Thorup  
Le Castor Astral, 210 pages

Esthétique littéraire et critique sociale dans la tradition nordique. Thorup est une célèbre écrivaine danoise. Quand on lui a demandé pourquoi elle écrivait, elle a répondu: «Quelqu'un doit faire ce sale travail de raconter les histoires de notre temps. C'est tout aussi nécessaire que d'avoir des éboueurs dans une société prétendument civilisée.» L'écrivaine ausculte le quotidien et tranche dans le vif, sans complaisance, avec la cruauté des enfants qui s'amuse à arracher des pattes aux mouches. Ses personnages sont présentés en grappe, puis dispersés avec malice, au gré de relations complexes. S.B.



## DICO

Un outil de référence québécois

SUITE DE LA PAGE D-1

15 000 noms de seigneurie, municipalités, diocèses, cours d'eau, députés, journalistes, écrivains et autres. De prime abord, le lecteur est séduit. Mais plus il s'y attarde, plus il en découvre les failles. S'agirait-il d'un dictionnaire gruyère? Pourquoi alors l'écrivain Louis Hamelin s'y trouve-t-il et Christian Mistral, auteur de la même génération, n'y apparaît pas? Pourquoi le collègue Louis-Gilles Francoeur y est-il inscrit alors que d'autres éminents journalistes comme Gilles Lesage ou Lise Bissonnette brillent par leur absence?

Jean Cournoyer s'attendait à la question. «J'ai choisi des catégories, non des individus. Retenons les lauréats du prix du Gouverneur général, du prix du Québec ou du prix de la Société Saint-Jean-Baptiste. Mon choix personnel n'est pas entré en

jeu. C'était ça la règle. Ne pas mettre un peintre dans le dictionnaire parce que je l'aime et en exclure un autre parce que je ne l'aime pas. J'ai voulu être objectif. Si Louis Hamelin est là, c'est parce qu'il a remporté le prix du Gouverneur général. Il a été choisi par ses pairs. Pas par moi. Même chose pour Francoeur qui s'est mérité le prix Olivier-Asselin», plaide-t-il.

Pour faire taire les critiques, M. Cournoyer promet une mise à jour de son dictionnaire dès 1995. Il entend y ajouter tous les nouveaux élus — ils seront nombreux — de même que les récents lauréats de prix culturels et journalistiques.

D'ici là, le bouillant animateur poursuit sa carrière à la radio. Il anime une tribune téléphonique à la station CKAC. Même si ses écarts de langage font frémir Denise Bombardier, il s'est constitué au fil des ans un fidèle auditoire, prêt à le suivre dans les nombreux réaménagements de la grille horaire. Prêt aussi à partager ses colères et ses indignations. On passa à un autre appel...

Croissance personnelle par l'écriture créative

LES ATELIERS À LA PLUME DE SOI

ANIMATION: Nadine Gueydan psychologue



ARC-EN-SOL  
803, rue Laurier Est  
Montréal (Québec) H2J 1G2

2 7 0 - 7 3 0 0

LIBRAIRIE HERMÈS

de 9h à 22h  
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest  
outremont, Montréal  
tél.: 274-3669

## CHARITÉ

Il faut surtout encourager la lecture

SUITE DE LA PAGE D-1

été distribués au total: Québec/Ottawa, 363 975 \$ d'Ottawa, 502 142 \$... «Ces informations permettent à nos membres de mieux négocier avec leurs éditeurs», explique Roy.

Québec alloue rarement plus de 125 000 \$ par éditeur, et toujours en fonction du résultat des publications: 20 % du montant des ventes pour la poésie, mais cinq p. cent pour les essais et les recueils de chansons. Ottawa dispose de moyens beaucoup plus importants et distribue souvent son argent à l'avance, sur simple présentation d'un programme de parutions pour l'année suivante. Le Conseil des Arts du Canada (CAC) applique la règle aux maisons «ayant fait leur preuve», c'est-à-dire celles qui ont publié plus de 16 ouvrages. L'éditeur peut donc toucher les sous avant d'avoir lu le manuscrit. Si c'est une merde, il est pris avec.

«C'est la même logique qui tient dans d'autres secteurs, note René Bonenfant, chef du Service des lettres et de l'édition au CAC. Au théâtre par exemple, les fonds sont versés avant la production des pièces. Et puis on table sur la qualité des productions antérieures, évaluée par un jury indépendant sur lequel siège un libraire et un bibliothécaire.»

Les subventions, un mal nécessaire?

Raymond Vézina, président de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL), n'apprécie pas du tout les attaques de Landry. Il les assimile à «du jaunisme», à «des généralisations à partir de cas isolés». L'opposition auteurs-éditeurs, il n'y croit tout simplement pas.

«On travaille ensemble, pour la même cause, celle de la culture.»

Le président explique que les subventions sont là pour renforcer l'édition, la rendre plus efficace. Selon lui, elles répondent en gros à un triple objectif: capitaliser le milieu qui est en déficit, encourager la restructuration et gagner du terrain sur les éditeurs étrangers.

Landry cite l'étude de l'UNESCO selon laquelle le secteur de l'édition ne saurait survivre sans soutiens gouvernementaux dans une société de moins de 12 millions de personnes.

Et même plus. En janvier dernier, Ottawa a annoncé qu'il allait consacrer 140 millions \$ au cours des cinq prochaines années pour renforcer l'édition et la distribution des livres canadiens à la suite de la faillite de deux importantes maisons.

Des stratégies de rechange

Selon Vézina, il ne suffit pas de renflouer l'industrie: il faut surtout encourager la lecture partout où faire se peut. «Jouons sur la demande plutôt que sur l'offre». Il qualifie le piètre réseau des bibliothèques publiques québécoises de «grande horreur». Bruno Roy aussi.

L'éditeur-auteur André Vanasse sert comme un refrain sa solution-maison: qu'une loi oblige les librairies agréées et les bibliothèques à maintenir en stock un exemplaire de tous les livres de fiction publiés par les auteurs québécois. La Suède jouit d'une loi semblable. Vanasse a fait un calcul: le déboursé serait d'environ 5700 \$ annuellement par institution.

Le franc-tireur Landry n'est pas contre l'idée de stimuler la lecture d'ouvrages québécois, au contraire. Mais il en appelle au gros bon sens et relance la balle aux éditeurs: «Publions moins et publions mieux.»

# LIVRES

## LITTÉRATURE JEUNESSE

### Un cri de vie

LES GRANDS SAPINS NE MEURENT PAS  
Dominique Demers, Québec/Amérique  
(pour 14 ans et plus), 154p.

GISÈLE DESROCHES

**S**urprise! Le nouveau Dominique Demers paraît sur étiquette Québec/Amérique! Pour les adultes, Dominique Demers, c'est la journaliste, l'auteur de *La Bibliothèque des enfants*, elle-même mère de trois enfants. Pour les jeunes fans de la collection Premier roman, elle est une romancière de *Valentine picotée* et de *Toto la brute*. Les ados eux, la connaissent parce qu'elle leur a donné l'an dernier *Un hiver de tourmente*, à La Courte échelle.

Pourquoi cette maison d'édition, après avoir publié le premier de la trilogie des Marie-Lune, a-t-elle boudé le deuxième? Dans *Un hiver de tourmente*, Marie-Lune faisait face à son premier amour en même temps qu'à la mort de sa mère. C'était autobiographique, très émouvant et trop court. On en redemandait. Dominique Demers avait déjà préparé la suite, quittant les souvenirs pour la fiction.

Dans *Les Grands sapins ne meurent pas*, Marie-Lune, comme une noyée s'accroche à ce qu'elle peut, à Antoine. Ses yeux vert forêt. Ses bras qui consolent. Mais surgit le choc d'une grossesse. Le monde se lézarde. Comment être enceinte et en désastre en même temps?

Antoine est prêt à se marier. Marie-Lune se sent émiétée. Affolée par le choix qu'elle doit faire, elle jongle avec les scénarios, s'engage dans une avenue, rebrousse chemin. Dominique Demers sait superbement dire les tempêtes qui chavirent le cœur. Dans cet épisode encore mieux que dans le premier, les émotions sont

cernées avec une rare maîtrise. L'écriture est limpide et particulièrement efficace. Les phrases sont courtes, incisives. En trois mots, on comprend chaque mort intérieure, chaque hésitation, chaque déchirement.

Et malgré les revirements aussi inattendus que l'adolescence elle-même, il y a des scènes poignantes, des bourrasques, des pistes de réflexion. Marie-Lune devra faire appel à toutes les ressources intérieures pour triompher de la panique et de l'angoisse. Les grands sapins restent debout dans la tourmente. Ils valent mais tiennent bon. La fin nous laisse dans un grand cri. Un cri de vie. Le personnage demeure terriblement cohérent. Malgré les situations extrêmes et les larmes, jamais le récit ne sombre dans le mélodramatique ou la complaisance. Jamais il ne blâme ou ne juge. Il ne s'attarde pas. Tout à ses urgences, il fonce droit sur l'essentiel: une décision à prendre. Et les enjeux sont brûlants.

Si brûlants en effet, que La Courte échelle a craint de se compromettre. Politique éditoriale oblige. Pourtant, il serait étonnant que ce roman ne figure pas parmi les prochains finalistes au Prix du Gouverneur général. Québec/Amérique doit se féliciter d'avoir ouvert les bras à ce second épisode, qui n'a d'ailleurs subi aucun remaniement avant l'impression.

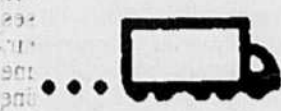
Une maison de production s'est aussitôt entichée de l'oeuvre intelligente et fine. Coproduite par la maison CINAR et la France, cette future tésérie de quatre heures est à l'étape de la scénarisation. Vivement que paraisse le troisième épisode!



ILLUSTRATION GÉRARD DANSEREAU  
La célèbre Marie-Lune tombe enceinte... et change de maison d'édition.

## La Belle et la bête

Version moderne, édulcorée et didactique



KIDNAPPING-PONG  
Normand Boisvert, Éd. Stanké, Montréal, 1993, 172 pages.

PIERRE SALDUCCI

**G**âce à quelques auteurs comme André Brochu, Anne Dandurand, Hugues Corriveau, Charlotte Bofsjoli ou André Vanasse, le roman québécois est résolument entré ces dernières années dans l'ère de la jouissance et de l'érotisme. Malheureusement, une fois le mouvement lancé, il risque d'enfanter n'importe quoi. Normand Boisvert vient de proposer avec *Kidnapping-pong* un petit conte léger qui logne à la fois le récit érotique et le suspense policier, et qui se cherche un genre sans parvenir à s'identifier. *Kidnapping-pong* est une version moderne de *La Belle et la bête*, féerie en moins.

«La Bête, c'est Réal. Un livreur de journaux, obèse, seul, dont la vie sexuelle se limite à la masturbation, malade, écoeuré de la vie et qui, à 34 ans, ne sait toujours pas dire «cannelloni» et ignore ce que sont les sels de bain.

«La Belle, c'est Sophie. Une jeune professionnelle dont la beauté n'a d'égal que son acharnement au travail et à qui tout semble réussir. Comme dans la légende, la Belle est retenue captive par la Bête. Réal a kidnappé Sophie qu'il veut s'offrir en cadeau. Bien entendu, le pauvre jeune homme frustré a la ferme intention de ne faire qu'une bouchée de son invitée, c'est-à-dire de se la violer toute crue, avant d'en finir avec la vie et de mourir coupable mais comblé.

Si seulement Normand Boisvert avait eu l'audace de pousser ses personnages jusqu'au bout, son roman aurait été horriblement cohérent et abouti. Hélas il n'en est rien. *Kidnapping-pong* qui débute sur un ton révolté, vindicatif, soutenu par une certaine violence et un langage cru, cède finalement la place aux bons sentiments, en pronant l'amour, l'ouverture aux autres et la modération. Un revirement si rapide et inattendu qu'on a du mal à se croire dans le même livre.

Tout ça pour nous expliquer que la vraie beauté n'est pas celle qu'on croit, que les méchants ne sont jamais aussi méchants qu'ils en ont l'air et que les apparences de réussite n'impliquent pas forcément le bonheur. Pas très nouveau tout ça.

En dehors de cette absence d'originalité, d'une écriture inutilement vulgaire («Cette pute le traite comme une merde»), de métaphores pas toujours très heureuses («Réal admire sa belle poitrine qui s'avance comme la proue d'un superbe voilier»), d'un titre aberrant et d'une mise en page destinée à des enfants (avec des dessins de nounours entre les chapitres et des petits camions qui filent entre les paragraphes), le principal défaut de *Kidnapping-pong* est son caractère exagérément didactique. Normand Boisvert veut faire une démonstration et perd au passage toute nuance et crédibilité. La psychologie des personnages est appuyée à gros traits, jusqu'aux dialogues, souvent lourds qui se retrouvent soulignés constamment par des mots ou des expressions en lettres capitales. En bout de ligne, cette insistance ne fait que mettre en évidence les défauts d'un scénario cousu de fil blanc.

## Le pouvoir féminin en Nouvelle-France

Biographie d'une femme digne et généreuse

MADELEINE DE LA PELTRIE  
AMAZONE DU NOUVEAU MONDE  
Françoise Deroy-Pineau  
Bellarmin, 262 pages

CLÉMENT TRUDEL  
LE DEVOIR



**L**a fondatrice des ursulines de Québec, Madeleine de La Peltrie, est une astucieuse «franc-tireuse»: à Alençon (Ouest de la France) sa ville natale, elle accueille des filles-mères, fréquente les faubourgs crasseux. En 1670, à Québec, sa sollicitude envers les filles du roi fraîchement débarquées - une scène reconstituée nous fait le bilan des fréquentations d'une vingtaine d'entre elles qui, cinquante ans plus tard, auront 832 descendants sur les bords du Saint-Laurent - lui vaudra même des insinuations du genre... «traite des blanches»!

Lorsque sa soeur Madeleine, de trois ans son aînée, et son beau-frère se mettent en tête de la faire déclarer inapte à gérer ses biens, elle fait appel au Parlement de Rouen et obtient gain de cause... grâce aux services empressés d'un mari «fictif», Jean de Bernières Louvigny. Ce dernier se charge de gérer son avoir tandis qu'elle réalise, après avoir été

reçue à Saint-Germain par la reine Anne d'Autriche (mère d'un poupon qui n'a que six mois en mars 1639 et qui deviendra le Roi-Soleil), son rêve d'être utile dans le Nouveau Monde.

Cette «utopie» de fonder un couvent pour amérindiennes fut tout de même avalisée par Monsieur Vincent et par plusieurs jésuites de renom, dont le Père de Condren. Rêve partagé par l'amie tourangelle, Marie Guyart de l'Incarnation *femme d'affaires et mystique* (biographie signée par Deroy-Pineau en 1989, chez Lafont). Marie et Madeleine ont d'ailleurs été mises en contact par le jésuite Poncet de La Rivière.

Avec *Madeleine de La Peltrie*, Mme Deroy-Pineau nous fait explorer un siècle de pionniers. Elle signale à quel point le réseau des Percherons est fort dans les premières années de la colonie (avec les Giffard, les Mercier, etc.) Elle ne dédaigne pas l'ethno-histoire et nous initie aux moeurs alençonnaises, à la «sagamité» (mets indien), voire aux Harlequin de l'époque qui savaient parler aux jeunes filles rêvant d'un bon parti.

Un mariage sans bonne entente? «Les pères en rêvent, les filles en crèvent» disait un auteur du 16<sup>e</sup> siècle qu'a peut-être subtilisé à une domestique la future «amazone».

Madeleine de La Peltrie fut veuve à 22 ans, de Charles de Gruel de La Peltrie dont elle eut une fille morte au berceau.

Les quatre décennies qu'elle vécut dans la vallée du Saint-Laurent coïncident avec la difficile implantation de Ville-Marie (en 1645, Trois-Rivières, Ville-Marie et Québec regroupaient à elles trois 600 habitants de souche européenne seulement). Elles marquent

aussi, on l'a dit à satiété, une ère de ténacité fervente entretenue en bonne partie par les *Lettres de Marie de l'Incarnation* et par les *Relations*.

Mélange de non conformisme et de personne imbuë de sa religion, Madeleine de La Peltrie saura se faire discrète, humble, mais aussi enjouée (elle apprend les danses amérindiennes qu'elle accompagne la viole d'une professe) et docile à la règle d'un couvent sans être religieuse.

Il y eut bien un froid momentané avec Marie de l'Incarnation lorsque Mme de La Peltrie prit le parti des «montréalaises» Jeanne Mance et Paul Chomedey de Maisonneuve et sembla, de ce fait, abandonner «ses» ursulines qui «eurent grand peine à contenir le coup», signale le *Dictionnaire Biographique du Canada (tome 1er)*. On craignait surtout les incursions des Agniers.

Deroy-Pineau nous parle plutôt de l'attitude de soeurs «parisiennes» qui auraient fait sentir à Mme de La Peltrie que son utilité décroissait. C'est une occasion pour l'héroïne d'accepter une invitation de loger à Sainte-Foy où Pierre de Puiseaux, ex-filibustier, se prend d'amitié pour les futurs «montréalaises». Sainte-Foy a l'avantage de la rapprocher de Sillery où vivent tant de petites indiennes dont elle est la marraine. La toute première pensionnaire des ursulines de Québec fut d'ailleurs Marie, fille du chef algonquin Noël Negamabat.

Biographie d'une femme digne, conséquente et généreuse. Il faut la lire en se disant que les nombreux chapitres informatifs ou à suspense compensent de beaucoup les extrapolations vers ce que nos contemporains nommeront le «pouvoir féminin».

## LETTRES

### Langue salie

Il est si simple de médire. J'ai eu la «chance» de parcourir la critique du recueil de Michel Garneau, dans LE DEVOIR du samedi 30 janvier.

L'auteur y relève tous les emplois «impropres» que le «pauvre» Michel Garneau «ose» utiliser dans sa poésie. Il ne faut pas toucher à ça. Les mots «couverte de laine», «catalogue» et «caneçons» sont «cacas», pas bons. Il faut se garder de «salir» ainsi la grande langue de Molière. Suite à cette lecture éducative, je me suis posé la question suivante: est-il normal qu'une personne qui ne comprend rien à la poésie puisse s'amuser à salir si joyeusement une oeuvre d'une telle force dans les pages d'un journal aussi important et influent?

J'ai eu le bonheur de dévorer la poésie du *Phénix de neige* de Michel Garneau, parue chez VLB en octobre dernier, une poésie de simplicité certes, mais pas une poésie simpliste. Désolé pour Madame Lucie Bourassa qui n'arrive pas à «s'abaisser» au niveau d'une poésie aussi touchante, mais elle passe à côté d'un événement dans la littérature québécoise. Cependant, entendons-nous bien. Je ne plaide pas ici en faveur d'une poésie du jour mais bien en faveur de la poésie.

Valéry disait dans son *Art poétique*: «Les mots que j'utilise sont les mots de tous les jours et pourtant ce ne sont plus les mêmes.» Madame Bourassa n'est-elle pas capable de faire la différence? Est-ce beau ou non? Y a-t-il travail artistique? Les mots employés par Michel Garneau existent vraiment, et s'il est impossible à Madame Bourassa de les utiliser sans s'esclaffer, Michel Garneau arrive, lui, à leur rendre un hommage mérité, à faire en sorte que nous ayons la mémoire longue.

Mais surtout, si Madame Bourassa n'a aucun respect pour ses voisins, ses parents et ses amis, pour ceux qu'elle croise dans la rue et même dans les couloirs de l'université Laval où elle se fait une gloire d'enseigner, qu'elle ait à tout le moins la décence de ne pas l'écrire noir sur blanc dans les pages d'un journal aussi respectable que LE DEVOIR. Ce n'est pas tout de posséder un doctorat pour arriver à comprendre la poésie, il faut encore posséder une certaine dose de sensibilité et, malheureusement, on ne peut l'acquérir sur les bancs d'école.

Marc Proulx  
Charlesbourg, 4 février 1993

### Réponse

Monsieur,  
Un parti-pris idéologique et esthétique vous aura fait mal lire ma critique du *Phénix de neige*. Votre adhésion à une poésie du quotidien et d'ici vous a fait croire que je réprochais l'usage de régionalismes (c'est vous qui parlez d'emplois impropres), alors que j'ai mentionné à quel point d'autres poètes avaient réussi dans l'intégration de la «parlure». Vous y voyez un problème de mots: or, ce ne sont pas les mots pris isolément qui créent le sens et la force du poème, mais leur assemblage. C'est, il me semble, le sens de la phrase que vous citez (en passant, elle

n'est pas de Valéry, mais de Claudel, dans les *Cinq grandes odes*: Les mots que j'emploie, ce sont les mots de tous les jours, et pourtant ce ne sont pas les mêmes».

Ma critique visait le manque de rigueur qui donne une accumulation de poncifs au lieu de renouveler notre perception esthétique ou éthique du monde.

Contrairement à ce que vous pensez, je respecte mes concitoyens, et c'est même pour ça que je critique un laisser-aller qui me paraît, lui, les mépriser.

Lucie Bourassa

## DANS LES TYPO II

LES MEILLEURS BOUQUINS

Poésie - Roman - Nouvelles - Essai - Théâtre - Chansons



- Plus de 130 titres disponibles parmi les fonds de l'Hexagone, les Quinze et VLB Éditeur.
- Une édition soignée (revue, corrigée et augmentée) d'oeuvres reconnues pour leur valeur littéraire et essentiels à la connaissance de la littérature québécoise.
- Une édition à laquelle s'ajoute une préface ou une postface, une notice bibliographique et un choix de critiques.

À paraître au printemps 1993 :

- *L'homme rapaillé*, de Gaston Miron
- *Des Sauvages*, de Samuel de Champlain
- *Le Saint-Elias*, de Jacques Ferron

Diffusion : Agence de distribution populaire  
Tél. : (514) 423-1132 • 1-800-361-1306

## LIBRAIRIE DU MUSÉE

SOLDE ANNUEL

du 2 au 21 mars 1993  
**20 % de rabais**  
sur tous les livres et catalogues en librairie!  
Rabais supplémentaire de 10 %  
aux Amis du Musée

LIBRAIRIE DU MUSÉE  
1368, rue Sherbrooke ouest  
Montréal (Québec)  
(514) 285-1600, poste 350

MUSÉE DES BEAUX-ARTS  
DE MONTRÉAL

Ces réductions s'appliquent uniquement aux livres en stock à la librairie; elles ne sont valables ni pour les commandes spéciales ni pour les livres ou les catalogues à prix déjà réduit.

Heures d'ouverture : mardi, samedi et dimanche de 11 à 18 h  
mercredi, jeudi et vendredi de 11 à 21 h

# LIVRES

## LIVRES JAUNIS



GILLES ARCHAMBAULT

### À quoi bon?

LE FEU FOLLET  
Pierre Drieu La Rochelle  
Gallimard, Paris, 1964

Je me souviendrai toujours avec émotion de l'adaptation cinématographique que Louis Malle a faite en 1963 du roman de Drieu. *Le Feu follet* raconte les derniers jours d'un homme hanté par l'idée du suicide. Pour une fois, le cinéma n'avait pas trahi. Maurice Ronet incarnait le personnage central, Alain, avec ce qu'il fallait d'intériorité et de mystère.

Drieu s'était inspiré du suicide d'un compagnon de jeunesse, Jacques Rigaut, pour rédiger ce roman désespéré, qu'avait précédé deux nouvelles puisant à la même source, *La Valise vide* et *Adieu à Gonzague*. Cette volonté de destruction, il l'avait en lui. Le 15 mars 1945, il réussit sa quatrième tentative en dix mois et se donne la mort. Ce qui l'attendait, on le sait, c'était un procès pour collaboration avec les Allemands qui aurait certes résulté en une exécution.

Plus rien ne retient Alain à la vie. Il ne trouve de réconfort que dans la drogue. Ses relations amoureuses tournent court. Il n'est pas de ceux qui attirent la sympathie. Bourgeois, désœuvré, il ne parvient pas à trouver le moindre intérêt au monde. Lorsque commence le roman, il est pensionnaire d'une maison de santé où il suit sans trop de conviction une cure de désintoxication. La nuit venue, il s'évade pour renouer avec des connaissances. Bien évidemment il retrouve ses habitudes.

Les stupéfiants ne lui sont plus d'aucun recours. Une femme aimée jadis passe par Paris en un coup de vent. Elle lui remet de l'argent. En sa présence, il ne ressent aucun désir. Lorsqu'elle part pour New York, l'incitant vainement à l'accompagner, il sait qu'il attendra à ses jours. La vie ne l'intéresse plus.

Une visite à un ami maintenant rangé ne le convainc pas. Ce dernier a beau tenter de l'aider, rien n'y fait. Devant celui qui a trouvé une certaine sérénité dans l'amour ordinaire et quotidien, qui se passionne pour l'égyptologie, il se sent plus que jamais étranger. «Quelques moments plus tard, Alain et Dubourg marchaient côte à côte entre la Seine et les Tuileries. Ils étaient tristes et amers. Dubourg voyait que l'occasion de sauver Alain était passée.» On ne sauve pas quelqu'un qui n'a d'yeux que pour des rives auxquelles on n'a pas soi-même songé.

On parle dans la quatrième de couverture de «rigueur racinienne». Le terme paraît juste. La drogue qui sert ici de toile de fond n'est que l'illustration d'un désespoir profond. Drieu s'est intéressé à Jacques Rigaut parce qu'il ressentait profondément en lui la pulsion du suicide.

Écrit en 1930, ce roman n'a pas pris une ride. On ne le recommanderait pas aux âmes trop fragiles tant il est d'une implacable logique. «La vie n'allait pas assez vite en moi, je l'accélérais. La courbe mollissait, je la redresse. Je suis un homme. Je suis maître de ma peau, je le prouve.» Puis, les trois phrases de la fin: «Un revolver, c'est solide, c'est en acier. C'est un objet. Se heurter enfin à l'objet.»

J'aurais pu parler plus longuement des mauvaises fréquentations de Drieu pendant l'Occupation, de ses choix politiques désastreux. Ce ne sont pas ces sortes de détails qui m'intéressent dans les livres jaunés. Peut-être ai-je tort.

## VITRINE JEUNESSE

DOMINIQUE DEMERS

LE TRÉSOR DE MAZAN  
Anne-Marie Desplat-Duc éditions Flammarion  
collection Castor Poche 1992, 234 pages

À la fin du 16<sup>e</sup> siècle, l'enfance ne durait pas longtemps. Estienne Chastanier, 14 ans, parcourt les campagnes en quête d'emplois saisonniers. Lui qui a faim si souvent se voit confier par un moine mourant le secret du trésor de l'abbaye de Mazan. Des kilos d'or et de pierres à protéger des hérétiques en attendant l'arrivée du nouvel abbé. Il suffirait à Estienne de glisser quelques pièces dans sa poche et sa vie serait transformée... Un roman qui vaut bien 10 cours de FPS (formation professionnelle et sociale au secondaire). (À partir de 10 ans)

COMME UN CHEVAL SAUVAGE

Marilyn Halvorson éditions Pierre Tisseyre  
collection des Deux solitudes, jeunesse 1992, 306 p.

Un des meilleurs romans à suggérer aux adolescents cette année. Il y a, dans cette fiction toute la fureur, tout le désespoir, toute l'impuissance et l'immense solitude d'un adolescent en rupture avec le monde entier. L'auteur exploite un ranch en Alberta et elle transpose cet univers dans ses romans. Mais attention! ses héros à quatre pattes sont aussi vrais que les personnages humains. Des scènes d'une intensité bouleversante mènent à un dénouement où perce l'espoir. (Pour les 12 ans et plus)

## Le prince et la souillon

Venez rencontrer l'une des premières vraies anti-héroïnes

WHITE PALACE  
Glenn Savan, traduit de l'américain  
par Isabelle Reinhartz, Actes Sud, 1992,  
411 pages

FRANCINE BORDELEAU

Le White Palace, un «restaurant-hamburger» situé à Saint Louis, dans le Missouri, est un établissement plutôt minable. Si vous en avez assez des sempiternelles superwomen follement éprises de ternes anti-héros (puisque tel est le schéma de la plupart des histoires d'amour contemporaines), venez y rencontrer Nora, l'une des premières vraies anti-héroïnes que nous donne la littérature. Inculte, vulgaire, alcoolique, pas vraiment brillante et dotée d'un corps grossier — hanches larges, grosses cuisses, taille empâtée, seins pratiquement inexistantes, visage anguleux —, cette serveuse de 41 ans n'a rien, selon les normes occidentales en vigueur, pour susciter un désir éffréné. C'est pourtant ce qui arrivera.

La victime on ne peut plus consentante de cette Walkyrie est Max, Juif américain de 27 ans, publicitaire brillant, pas très grand mais très beau, cultivé et jadis marié à la superbe Janey qui s'est tuée dans un accident de voiture deux ans avant le début de l'histoire. Autant d'années d'abstinence pour Max, qui porte son deuil avec obstination. Aussi mettra-t-il d'abord sur le compte du manque son désir pour cette Nora qui

l'a dragué dans un bar. Mais le jeune homme ne peut bientôt plus se passer de cette femme mûre qui l'entraîne dans son monde de sexe, d'alcool et de déchéance.

Pour Max, qui évolue dans le milieu snob et yuppie de la publicité (un milieu que l'auteur, ancien rédacteur publicitaire à Saint Louis et à New York, connaît bien), Nora constitue un problème moral: cette femme qu'il a honte de présenter à ses amis, à ses collègues et à ses supérieurs, qui lui inspirera longtemps un mépris plus ou moins avoué, est paradoxalement la personne avec qui il préfère être en tout temps.

Avec ce premier roman, Glenn Savan s'impose d'emblée comme un romancier de talent. Ses deux protagonistes (et surtout Nora, qui est l'exact contraire de l'idéal féminin) auraient pu être des caricatures; ils sont crédibles de bout en bout, bien campés, forts, pour tout dire rendus avec justesse et finesse. Et *White Palace* aborde, mine de rien, des thèmes graves: la difficulté de combattre les conventions sociales, la dictature de l'image, la complexité du désir... Tout le roman est en ordre parcouru de scènes érotiques torrides, et ce n'est pas le moindre mérite de Savan d'avoir choisi, pour leur inspiratrice et leur objet, une femme au physique aussi franchement réhabilitaire. Fait digne de mention, le renversement vient d'un auteur masculin, et il y a sans doute là une leçon à tirer.



GLENN SAVAN  
WHITE PALACE  
ROMAN TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR ISABELLE REINHARTZ

## LIVRES PRATIQUES

RENÉE ROWAN

PARENTS AU SINGULIER  
collectif, Série Mutations No 134,  
Éditions Autrement, 220 pages

Monoparentalités: échec ou défi? C'est la question qu'en sous-titre se posent les auteurs. Sociologues, historiens, juristes tentent d'en cerner la réalité, d'en examiner la spécificité, l'unité ou la complexité. Qu'y a-t-il de commun entre une mère volontairement célibataire, un parent festé seul à la suite d'une séparation, d'un divorce ou d'un veuvage, et une mère isolée en difficulté? Une réflexion intéressante.

PÉDAGOGIE DE L'ÉVEIL ET CROISSANCE  
SPIRITUELLE DES TOUT-PETITS  
Hayat Makhoul-Mirza, Éditions  
Paulines, 206 pages

L'auteur, psychologue, est professeure à la Faculté des sciences de l'Université de Montréal. Mère de deux enfants, elle s'intéresse aux différentes facettes de la relation éducative, familiale et/ou pédagogique. Ce qu'elle propose au lecteur, ce sont des moyens concrets pour accompagner le tout jeune enfant dans son évolution psycho-sociale et spirituelle.

BÉBÉ, MODE D'EMPLOI  
Johanne Lamarre, Stanké,  
221 pages

L'auteur s'est fait connaître, il y a quelques années, par un livre à succès intitulé: Comment occuper et amuser vos enfants. Elle récidive avec un ouvrage bourré de petits trucs et astuces développés par des parents expérimentés au fil des nuits blanches et des quotidiens mouvementés. Des trucs pour l'avant et l'après de la venue du bébé. Un livre de chevet pratique, clair, à consulter avant de paniquer.



LES RELAIS DE SANTÉ DU QUÉBEC  
Doris Harrison, Suzanne Barrette,  
Les Éditions Québecor,  
116 pages

L'engouement pour des vacances saines est encore récent au Québec. Quelles distinctions faire entre thalassothérapie, hydrothérapie, fangothérapie et autres thérapies du même ordre? C'est ce que tentent de démêler pour nous les auteurs qui présentent de façon schématique les installations et services de 47 relais de santé au Québec. Il s'agit d'un inventaire sans aucune évaluation. Cela viendra peut-être dans un deuxième temps.

LA COUTURE DE A À Z  
Rita Simard, Les Éditions de  
l'Homme, 230 pages

Aux prix où se vendent les vêtements de qualité, plusieurs seront tentés de se mettre (ou remettre) à la couture. L'auteur, diplômée de l'École des beaux-arts et de l'École des métiers commerciaux de Montréal, cumule 25 ans d'expérience dans le domaine de la mode, de l'enseignement, du design. Elle nous livre ici des conseils pratiques sur les diverses opérations de la confection d'un vêtement. L'ouvrage est abondamment illustré.

LE GUIDE DES PLANTES D'INTÉRIEUR  
Coen Gelein, Les Éditions de  
l'Homme, 176 pages

Un livre cartonné, abondamment illustré en couleurs, où chaque page est consacrée à une différente plante d'intérieur. On y trouve tout ce que l'on veut savoir ou, à tout le moins, l'essentiel. Pour chaque plante, on indique le nom latin et le nom français, ses origines, ses particularités, le traitement approprié. À cela s'ajoutent plusieurs renseignements utiles ou tout simplement intéressants.

PETITES ANNONCES, GRAND AMOUR  
Paul Fournier, Stanké Parcours,  
167 pages

Ce livre à la fois sérieux et léger, triste et drôle, connaît depuis sa récente sortie un certain succès. L'auteur, professeur d'anglais et de traduction au cégep André-Grasset, nous apprend comment, au moyen de petites annonces savamment rédigées, il est possible d'élargir son cercle de relations et même de trouver l'âme soeur... À vos stylos!

## Le parfait insatiable

GABRIELE D'ANNUNZIO  
Paolo Alatri  
Traduit de l'italien par Alain Sarraयरouse  
Fayard, Paris, 1992, 630 pages

HERVÉ GUAY

Avec sa biographie de D'Annunzio, Paolo Alatri relance le débat sur un personnage littéraire fort contesté. Jusqu'à très récemment, en Italie et ailleurs, on se gaussait beaucoup — et pour cause — du poète italien décadent.

Car D'Annunzio est un personnage antipathique. De ces aristocrates vantards et précieux qui passent à travers des forêts de bibelots, collectionnent les femmes et les chevaux, courent les duels et les mondanités, On a l'impression tout compte fait qu'écrire vers et romans constituait un à-côté dans le train d'un grand seigneur que menait l'écrivain.

D'Annunzio a mis du reste très tôt ses activités à l'enseigne de la réclame. Il va jusqu'à faire annoncer sa mort d'une chute de cheval dans un journal florentin. Question de susciter l'intérêt autour d'une oeuvre encore à ses balbutiements. Il ne perdra jamais ce sens inné de l'auto-publicité.

Ainsi, sa relation amoureuse avec la plus grande actrice de son époque, la Duse, tiendra plus à des considérations publicitaires qu'à une véritable attraction charnelle.

Preuve que le poète qui n'en a que pour la sensualité dans ses écrits en décide tout autrement quand il s'agit de sa carrière. L'amour n'en occupera pas moins une tranche considérable de son existence.

Une part qu'égalait uniquement son goût de l'ostentation. Il écrit à cet égard en 1890: «Je suis un animal de luxe; et le superflu m'est nécessaire autant que la respiration.» Là encore, les excès de D'Annunzio resteront mémorables. Pourtant, il manquera toujours d'argent en dépit des cachets fabuleux qu'il réussira à soutirer de ses éditeurs. Alatri résume la situation en ces mots: «Ses peines d'amour comptaient peu en regard de ses extrêmes difficultés financières.»

Homme de sensations, hautement imbu de lui-même, D'Annunzio personifie le parfait insatiable dans tous les domaines. Avidé de gloire, il se tournera vers l'action militaire et politique. Il se distinguera dans l'aviation par le courage qu'il démontrera lors de la première guerre mondiale. Ce sur quoi il capitalisera pour lancer l'expédition de Fiume au sortir de la guerre. L'annexion du port croate s'avèrera un échec vu le faible sens politique du poète-soldat et le peu de support qu'il trouvera auprès du gouvernement italien.

L'expédition perpétuera tout de même la renommée héroïque de l'écrivain sous le fascisme. Régime qui non seulement fera éditer ses oeuvres complètes mais transformera de son vivant sa demeure en musée. Façon de domestiquer un homme dont l'individualisme et la popularité extrêmes sont passablement encombrants pour l'État. Il mourra d'ailleurs en 1938 au Vittoriale désabusé et sénéscent, confit dans l'auto-célébration environnante.

En fait, nul mieux que D'Annunzio (et ses mille visages) n'incarne l'écrivain au service de son propre mythe, occupé à se construire une «vie inimitable» afin de pouvoir s'en vanter par la suite. Tant de marques d'auto-congratulations jalonnent ses écrits que même le Petit Poucet perdrait sa route devant une telle dissémination de cailloux.

Qui plus est, D'Annunzio n'y allait pas de main morte pour se justifier. «À la race supérieure qui s'est élevée par la pure énergie de sa volonté, tout sera permis, à la race inférieure, rien ou bien peu.» En guise de vision du monde, cette boutade raciste parle d'elle-même. Le reste, c'est de la littérature.

Et justement, D'Annunzio en a noirci des rames de papiers. Mais qu'en reste-t-il d'intéressant pour nous? Michel-Marc Bouchard, il n'y a pas si longtemps, dans ses *Feluettes*, arrivait à faire revivre quelques beaux fragments du *Martyre de Saint-Sébastien*, drame que D'Annunzio avait écrit directement en français en 1911. Certains poèmes, de l'avis des spécialistes, n'ont pas vieilli. Dans *Alycyone*, par exemple, les méditations mythologiques du poète ont encore des accents touchants. En revanche, son roman, *L'Enfant de volupté*, dans sa lourdeur décorative, ne donne guère envie d'en lire davantage.

Au-delà des polémiques idéologiques, et de la retraite dorée que lui a octroyé Le Duce, Paolo Alatri, son biographe, établit du moins que D'Annunzio a influencé la poésie italienne et qu'il fut indéniablement l'une des grandes figures littéraires de l'Europe du début du siècle. Il le fait documentation à l'appui, sans ménager les détails.

Bref, comme l'écrivait en 1903, le grand philosophe italien Benedetto Croce: «Qu'est-ce que le mouvement incessant d'idées qui depuis vingt ans bouillonne autour de cette oeuvre, sinon la reconnaissance de sa valeur?»



POÉSIE

## Le poids d'inquiétude des apparences

LA RÉALITÉ  
Rogers Desroches, Les Herbes  
rouges, Montréal, 1992.

LUCIE BOURASSA

J'ai mis du temps à entrer dans ce livre. Est-ce à cause de l'apparente «froideur» du sujet? Non. J'appréhendais plutôt une disproportion entre l'ampleur du propos et la brièveté de l'ouvrage. Je craignais que, suivant une tendance récente de notre poésie, *La Réalité* ne présente la moindre observation du quotidien comme une grande découverte philosophique. Combien de fois n'a-t-on pas lu de ces notations qui prétendaient redéfinir la terre, le monde, la vérité, parfois avec bonheur, mais parfois aussi avec une rhétorique de l'authenticité un peu forcée?

C'était là oublier l'ironie des recueils antérieurs de Roger Desroches, ce jeu de la distance auquel des années de «formalisme» l'ont

rompu. Mais chez plusieurs poètes, le regain d'intérêt pour le lyrisme et la narration a complètement effacé la période «formelle» antérieure, pour le meilleur ou pour le pire, selon les oeuvres. Desroches semble au contraire avoir trouvé dans *La Réalité* un bel équilibre entre le souci de l'«objet» poème et la visée de l'immédiat. Celui-ci, grâce à cette tension, échappe à la trivialité pour donner lieu à l'«étrangement familier».

*La Réalité* se présente comme une épreuve des sens, de la vue en particulier. Des tableaux dépeints, taillés au stylo, donnent à chaque poème son unité de vision. On songe parfois, mais de très loin, aux yeux de Jean Tortel fixés sur les infimes métamorphoses de son jardin ou au regard de Guy Ducharme sur un paysage que ses pas animent. Desroches ne vise pas, comme le premier, à épuiser les limites de l'espace, et il se garde de la sensualité discrète du second; il partage toutefois avec eux la faculté d'im-

primer une torsion aux vues coutumières, comme à ce «ciel usé parce que la Terre passe devant».

L'ébranlement du sensible — ciel, sol, fleuve, neige, oiseaux — atteint aussi le corps et l'affectivité, et a parfois des répercussions éthiques: «Ici, les étoiles: comme les petits os du pied, / des arêtes, du talc; / les muscles qui retiennent les yeux attachés au reste du corps. / toujours la même constellation représentent mon dos collé à mon passé. / Les étoiles sont semées soudain: / [...] La réalité déjoue le droit à la propriété et le sens de la vue.»

Ainsi, la parole se fait sapientiale, tissée d'assertions et de maximes. La poésie québécoise des dernières années a beaucoup usé de la formule, jouant de feintes évidences (alliant par exemple le banal et le métaphysique). Ce type d'aphorisme, qui surgit au milieu d'une description quotidienne, peut devenir la recette d'une «profondeur» un peu facile et arbitraire. Il arri-

ve à Desroches d'associer l'objet ou le geste trivial à un constat existentiel: «On naît chaque fois, normalement, qu'on s'allume une autre cigarette», et cela ne révèle pas toujours de grands abîmes... Sauf qu'il semble viser davantage la distance ironique que la profondeur. Et que la plupart du temps, il évite la gratuité en faisant d'une sentence l'écho transformé d'autres éléments du même poème.

Une formule canonique de définition: «La réalité, c'est...», sert de leit-motif à ce livre d'une grande unité. On reconnaîtra une très vieille préoccupation poétique dans cette tentative de définir le monde par un langage dont il fournirait lui-même la clé: «Tout paraît si clair / qu'on croirait que les choses vont se nommer». Mais l'évidence est sans cesse dérobée, et cette impuissance à la fixer entraîne l'inévitable constat des limites du moi, du même: «On s'étonne que la réalité demeure si secrète, si grande: / [...] On voudrait peut-être y trou-

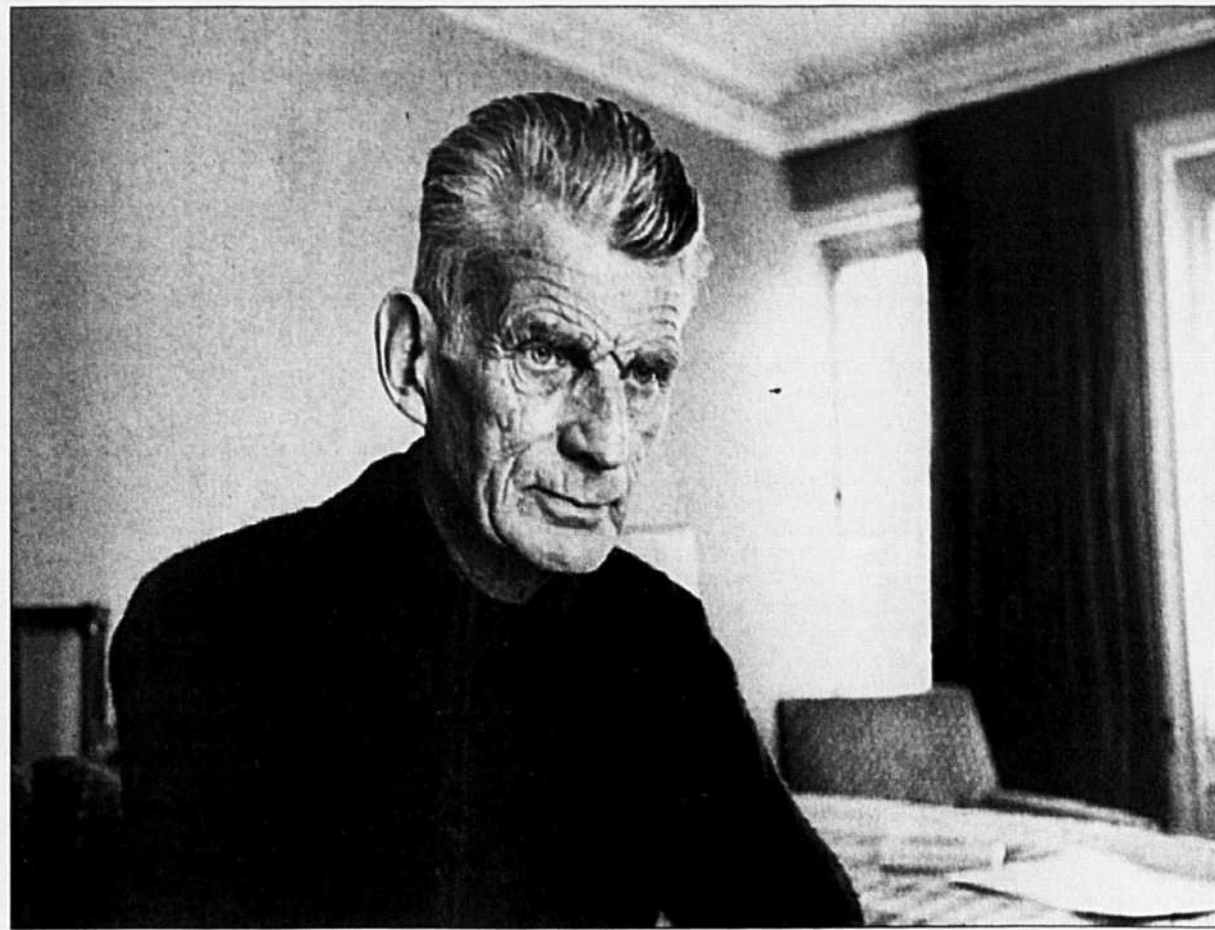
ver, / mais on n'y trouvera pas, / l'Autre, le Différent, le Consolant...» Le projet et le constat en soi ne sont pas nouveaux, mais leur traitement parvient à renouveler l'expérience de lecture et à nous faire partager l'étonnement de l'auteur. Si nous pouvons suivre ce dernier lorsqu'il affirme que «La réalité est contre nature», c'est que son texte nous la montre telle, notamment grâce au travail du vers, de la ponctuation et de la reprise modifiée: «La réalité: / comme si on découvrait que la mécanique du regard / était relié à celui de la fuite. / Dans le paysage, / comme si les arbres tenaient bon, / mais les passants, non. / Puis, dans le ciel moulé sur ce paysage, / percé par derrière, déconstruit, / comme si quelque chose qui volait toujours / reculait toujours.»

Exception faite de quelques formules un peu attendues, ce livre, par son écriture sobre et décapante, mais travaillée, redonne aux apparences leur poids d'inquiétude.

# LIVRES

LE BLOC-NOTES

## La beauté de Samuel Beckett



De la beauté de Beckett, André Bernold nous dit qu'elle faisait de lui «un être difficile à voir vraiment». Avec ce livre, on sort du champ admiratif pour entrer dans le champ d'une observation noble.

**L'AMITIÉ DE BECKETT**  
André Bernold, Hermann  
Éditeurs des sciences et des arts,  
Paris 1992, 110 pages. Distribution  
à Montréal: DPLU.

**ROBERT LÉVESQUE**

Dès le début de ce livre admirable, l'auteur, c'est sa première phrase, écrit: «la grande beauté de Samuel Beckett l'exposait aux regards». On parle rarement du corps des écrivains. Contrairement aux acteurs, les auteurs, même les plus photographiés, échappent aux commentaires d'ordre physique. On les lit, on les commente, on trouve leurs livres «beaux», mais on ne célèbre jamais leurs visages ou leurs corps.

Pensons pourtant aux visages de Proust (raffiné et ingrat), de Joyce (sévère et amusé), de Céline (beau dans le mal rasé), de Sartre (ronde et vilain), de Genet (rude et troublant), de Duras (sur lequel on suit les avatars des cures); tous visages révélateurs de l'enjeu de l'oeuvre, regards habitués, si inquiets, profils et faciès saisis dans le réel, et non plus recréés par les portraitistes.

Samuel Beckett, profil d'épervier, yeux de guet, front puissant, cheveux rebelles, peau cuivrée et crevassée, fin sourire sans objet, carte de rides, voilà une tête rare, et on pense à Giacometti, à Riopelle; c'est un visage d'une grande beauté. C'est «la silhouette la plus épée du boulevard Saint-Jacques», écrit André Bernold dans ce livre où il nous est permis d'apprendre certains rites de ce piéton de Paris en lisant un compte-rendu attentif de rendez-vous de bistros entre un jeune admirateur et un vieil homme, durant les 10 dernières années de l'auteur de *Fin de partie*.

Parce qu'André Bernold, qui a 20 ans en 1979, et qui a souvent écrit à Samuel Beckett, l'un des écrivains le plus secret qui soit (moins que Ducharme, plus que Gracq), a eu de la

guerre, de Joyce dont Beckett se rappelle de la voix ensoleillée du concierge lui disant que monsieur Joyce a téléphoné, d'écriture (très peu), d'acteurs («Quelle chance j'ai eu avec les acteurs!», s'écrit un jour Beckett), de la possibilité de faire entendre l'absence d'une voix.

Jeux d'échanger leurs lunettes, de comparer leurs manteaux, récits de rêves, très vite ces rencontres entre un jeune écrivain curieux et un maître effacé à qui «on ne demande pas une explication» vont débouler vers des confiances, une amitié: «parmi les signes émis, quelques-uns, décisifs, invisibles, m'avaient échappé, qui l'avaient atteint à mon insu. D'où le caractère inaliénable du fond obscur, qui me fut d'emblée absolument évident. Sur le fond couraient donc, je le sentais avec autant de certitude que de fugacité, quelques fils détachés de sa propre jeunesse. C'étaient des fils défaits, des lignes errantes et vagabondes qui traversaient son existence et abordaient la mienne, sur de faibles distances. Beckett semblait oublier quelquefois notre différence d'âge et me prenait à témoin de circonstances qu'il se remémorait, et supposées connues de moi. J'en étais assez touché. Marcel Duchamp habitait rue Hallé, tu te souviens?»

Beckett avait aussi oublié ses personnages, dit Bernold. «L'oubli était devenu en lui une puissance, attestée par la paix où le laissaient ses créatures. Il avait pris le plus humble déguisement; mais qui l'eût confondu avec le sentiment d'indifférence que l'écrivain éprouve souvent pour ses oeuvres achevées aurait été aveugle à ce que l'oubli en Beckett avait de jaillissant et de profondément insurrectionnel.»

Le 20 mai 1984, Beckett parle de lui au jeune Bernold: «Il m'est devenu étranger, cet auteur. Je n'arrive pas à y croire.» Beauté de l'effacement.

## D'une maîtresse à l'autre

**L'AUTRE MAÎTRESSE**  
Elisabetta Rasy  
Traduit de l'italien par Nathalie  
Castagné, Rivages, Paris, 1992. 94 pages

**HERVÉ GUAY**

La Fausse maîtresse, une nouvelle peu connue de Balzac, a servi de canevas à Elisabetta Rasy pour sa «novella», *L'Autre maîtresse*. Le glissement que propose la nouvelle est déjà contenu dans la modification que subit le titre. Elle remplace «fausse» par «autre» et, en effet, l'altérité caractérise bien cette seconde maîtresse, laquelle brille par son étrangeté et par sa marginalité.

Rasy respecte cependant la structure de la nouvelle de Balzac. Il s'agit toujours d'un administrateur qui gère les biens d'un couple et qui tombe amoureux de l'épouse. Incapable de lui avouer son amour, l'homme s'invente une maîtresse qui lui permet d'esquiver la relation.

Contrairement à Balzac, Rasy insiste davantage sur la maîtresse, à laquelle elle consacre une bonne partie de son récit. Plutôt qu'écuyère de cirque, le personnage se

métamorphose en tenancière de chenil habitant en retrait à la campagne. Rasy élimine aussi le milieu des exilés polonais dans lequel Balzac campe sa nouvelle. Chez elle, le mari appartient «au Parti» et l'épouse s'occupe d'immobilier. A l'exotisme balzacien, Rasy préfère la grisaille mondaine.

Un peu comme dans les romans de Sarraute, rien n'est sûr car Rasy aime à plonger le lecteur «dans l'ordre effrayant de l'imperceptible». Sa narratrice n'est pas omnisciente, elle ne divulgue pas tout. Elle restitue néanmoins les quelques vestiges laissés çà et là par les êtres. «Du reste, écrit-elle, on laisse toujours si peu de traces.»

Tout compte fait, la «réécriture» de Rasy (elle parle de transcription) dégage essentiellement l'écart entre la narration qu'elle pratique et celle de Balzac. L'auteur de *La Comédie humaine*, par exemple, use du détail avec précision, jusqu'à l'excès parfois. La romancière romaine, pour sa part, joue du flou et de l'incertain. Ainsi prend forme chez elle la mystification, laquelle ne s'éclaircit jamais au bout du compte. En refermant la nouvelle de Balzac, bien entendu, on sait à quoi s'en tenir.

## LE FEUILLETON



LISETTE MORIN

## Quand le grand reportage inspire un roman-roman

QUAND LE SOLEIL ÉTAIT CHAUD  
Josette Alia, Grasset, Paris, 1992, 439 pages

Qu'on ne s'y trompe pas: il ne s'agit évidemment pas d'une énième mouture d'un roman Harlequin, à la Barbara Cartland. Et pourtant... tous ceux et celles qui suivent depuis des années l'excellent travail journalistique du grand reporter que fut, qu'est toujours la rédactrice en chef du magazine parisien *Le Nouvel Observateur*, termineront — s'ils la terminent — la lecture de son premier roman dans un état voisin de la perplexité. Avouons-le, Josette Alia, nous ne l'avions jamais imaginée comme auteur d'un roman pour midinettes.

En avertissement, on peut lire les remerciements que la romancière adresse à «tous ceux qui, parfois involontairement, ont, par leurs écrits ou leurs témoignages, inspiré ce roman où la fiction se mêle à l'Histoire». Bien! Mais tout dans ce long récit, depuis les titres des «livres», c'est-à-dire les divisions de l'ouvrage: *Les Années de miel*, *Les Années dorées*, etc., contribuent à créer l'impression de ce qu'on qualifie d'habitude de roman-roman, c'est-à-dire romanesque dans le pire sens du terme.

Quelle est donc l'héroïne de *Quand le soleil était chaud*? Lola Falconeri, née en Égypte de parents d'ascendance européenne et de confession chrétienne, qui traversera, de son adolescence à sa vieillesse, tous les drames du Moyen-Orient. L'intention de l'auteur est évidente, dès les premières pages: nous faire assister aux derniers et brillants avatars d'une famille, et d'un peuple (qu'il soit celui des Maronites, des Coptes, des Syriacs, des Orthodoxes) qui ira de catastrophes en massacres, qui quitte l'Égypte pour le Liban, qui aboutit en Europe et qui va même — par nécessité — s'exiler jusqu'au Canada. A beaucoup d'égards, ces exodes successifs m'ont rappelé ceux que racontait, l'année dernière, un autre journaliste: Robert Solé, dans *Le Tarbouche*, se rapportant à une famille syrienne installée elle aussi en Égypte, et qui devra quitter cette terre après la chute de Farouk et l'avènement de Nasser.

Comme Solé, Alia décrit les lieux, les belles maisons, les fêtes extraordinaires (on pourrait, paraphrasant Hemingway, considérer que «Le Caire était une fête» perpétuelle), les dîners d'apparat, les toilettes des femmes, décrites par le menu, enfin tout ce qui nourrissait le luxe de ces grands bourgeois. Avant que l'intolérance et les remous de l'Histoire contemporaine ne les plongent dans l'abîme.

Lola, de son premier amour, un jeune diplomate français, jusqu'à son cousin Antoine qui lui sera, non seulement un père adoptif pour son fils, mais un compagnon de vie pendant plus de trente ans, continue de «rêver» son destin, n'arrivant jamais, en dépit des coups du sort, des exils successifs, à se guérir d'une frivolité incurable. Qui renaît à tout propos, au Liban comme en France, à Beyrouth avant les affres de la guerre civile, jusqu'au Paris insouciant des années 70.

Bien entendu, lire Josette Alia, c'est aussi revivre, sous la plume et par les souvenirs d'un témoin privilégié, les massacres libanais, les «aventures» de la liberté en Égypte, celles de Nasser et de Sadate, et de participer aux missions des reporters sur le terrain. Anne, une journaliste du *Monde*, est le travesti que s'est donné l'auteur pour raconter son époque, et pour mêler les personnages réels (Jean Lacouture, entre autres, Guy Stibon aussi) aux créatures imaginaires, et même pour glisser, de temps à autre dans le cours de son récit, de allusions précises aux moules politiques, aux erreurs de l'état français quand il s'agit de refuser son aide ou de l'accorder avec maladresse dans cette partie du monde si bouleversée qu'on hésite à y croire possible le rétablissement de la paix.

Le roman sera lu... comme un roman, justement, et c'est ce qui continue de me gêner à propos de Josette Alia. Était-il indispensable de tremper sa plume dans le miel en racontant la jeunesse dorée de son héroïne? Et d'adapter la forme un peu facile du journal, de la correspondance, pour évoquer les malheurs de la famille Falconeri et de leurs compagnons de fortune et d'infortune? Peut-être... Mais on me permettra sans doute de préférer le grand reporter à la romancière débutante... qui mélange un peu tous les genres dans une oeuvre profuse et exagérément sentimentale.

Votre appui nous garde dans la course. Merci d'appuyer la campagne de mars de La Fondation du Rein.



LA FONDATION CANADIENNE DU REIN



### Le harcèlement sexuel : non c'est non ! Johanne de Bellefeuille

Comment réagir au harcèlement sexuel ? La journaliste Johanne de Bellefeuille a mené une enquête auprès des victimes de harcèlement sexuel et relate l'enfer vécu par ces femmes. Des conseils, des idées simples mais efficaces pour se «débarrasser» d'un harceleur !

14,95 \$ 114 pages

Diffusion Dimédia

les éditions du remue-ménage

### La copine Yves Boisvert

Remplie de violence et de lyrisme, c'est une poésie qu'on peut comprendre comme s'adressant à la femme...ou au pays...

Marie-Claire Girard, *Le Devoir*

144 p., 16,95 \$



XYZ éditeur 815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1  
Téléphone : 514.525.2170 • Télécopieur : 514.523.9401

## HUMANITAS

**TISON-ARDENT**  
Gervais POMERLEAU  
«A lire pour comprendre la culture papinache... pour découvrir une femme volontaire, têtue mais aussi franche et malicieuse.»  
Hélène Cantin, Radio-Canada  
Roman, 170 pages 18,95\$

**AFFAIRE CLASSE**  
Lisa CARDUCCI  
«Des les premiers mots, la curiosité du lecteur est sollicitée... Pas un mot à retrancher, pas un mot à ajouter. Tout est net, efficace.»  
Reginald Martel, *La Presse*  
Nouvelles, 100 pages 14,95\$

**AARON HART, SIEUR DE BECACOUR**  
Michel SOLOMON  
«Ceci est un livre intéressant et agréable à lire. Même si l'obsession de Hart pour la réussite matérielle devient quelque peu lassante, le livre lui-même ne manque jamais d'entraîner.»  
Danielle Miller, *The Gazette*  
Roman, 280 pages 22,95\$

**ECRITS DE LA TOUR**  
Jean-Louis LE SCOUARNEC  
«Quelle belle angoisse que celle de notre auteur! Quelle quête intense!»  
Jean-Michel Rondeau, philosophe  
Essais, 170 pages 17,95\$

**LES AILES DU SONGE**  
Pierre BERTRAND  
«De la même façon que la nuit la personne réelle, à savoir le rêveur, n'est pas là, mais endormi inconsciemment dans son lit, et que n'existe que la personne rêvée, celle qui se promène à travers des lieux inconnus, inexistant, sur les ailes du songe...»  
Essai, 130 pages 14,95\$

**LE ROMAN DU RETOUR**  
Constantin STOICIU  
«...le pays (la Roumanie) est devenu du jour au lendemain le miroir parfait de l'étendue d'un chouchou qui venait de se dissiper et du refus d'accepter que le reveil soit possible.»  
Collection CIRCONSTANCES  
Roman, 196 pages 15,95\$

**PRINTEMPS 1993**  
A PARAÎTRE  
St-John KAUSS  
Testamentaire  
(Poèmes)

Louise BROUILLET  
Appel à l'aube  
(Poèmes)

Sylvain RIVIERE  
L'épopée des ramées

Maurice JONCAS  
Images et Mirages  
Collection Circonstances

Alberto KURAPEL  
Station artificielle  
Collection Circonstances

Yvon LANGLOIS  
Un printemps tardif  
(Roman)

Gervais POMERLEAU  
Les colères de l'océan  
(Roman)

Axel MAUGEY  
Le roman de la francophonie  
(Essai)

Bernard ANTOUN  
Ombres de ruines  
(Théâtre)

Commandes téléphoniques acceptées  
(514) 737-1332

## DROGUES... PAS BESOIN!

Santé et Services sociaux Québec

## L I V R E S

ESSAIS QUÉBÉCOIS

PARCOURS  
D'UN ÉCRIVAIN

## Carnet 24

MARIE-CLAIRE BLAIS

Léonid est le peintre de la lumière qui tombe le soir sur la baie de Truro, il est le peintre de cette unique lumière de Cape Cod qui incline à la mélancolie même par les beaux jours d'été, sa femme, Sylvia, est la claveciniste Sylvia Marlowe que les critiques new yorkais comparent à Wanda Landowska dans les années soixante. Ce sont des compagnons inséparables unis par une même passion pour leur art, la musique, la peinture. Ils sont déjà à l'aube de la vieillesse lorsque je les visite avec Mary dans leur mansarde de New York laquelle est surtout meublée d'instruments de musique et de toiles qui dévorent l'espace. Léonid que Sylvia appelle Coco avec sa nature impétuosité, car c'est Léonid qui dicte à Sylvia son horaire pour les heures consacrées au travail, à l'enseignement, Léonid prépare une exposition de ses paysages de Cape Cod mais il est calme, debout devant ses toiles son bérêt noir courbé sur le front. Sylvia s'agite autour de lui et fume beaucoup.

Les bons yeux de Léonid se posent parfois sur elle avec adoration, les yeux de Léonid ont une expression débonnaire comme les yeux d'un chien. «Coco, où sont mes cigarettes» demande Sylvia, «s'il n'y en a plus, il faudra que tu descendes m'en acheter... que deviendrais-je sans toi, Coco? Où sont mes feuillets de musique, je vois si mal depuis cet infâme zona ophtalmique...»

Sylvia est sur le point de donner un récital à Carnegie Hall et Léonid qui ne dit rien, obéissant avec docilité aux ordres de sa femme, allant quérir les cigarettes, les feuillets de musique. Léonid s'inquiète que Sylvia continue ses récitals de clavecin quand elle est si malade encore. Il dit doucement «n'est-ce pas un peu trop tôt ce récital à Carnegie Hall, tu n'es pas encore guérie et déjà tu te remets au travail...»

Sylvia dit d'une voix autoritaire qu'elle se sent assez bien pour jouer au concert, et comment pourrait-elle vivre désormais sans la musique? Et on entend dans le grenier sous les toits de New York, cette musique fougueuse que joue Sylvia, la musique de Poulenc, de Manuel de Falla, musique que la claveciniste polonaise Wanda Landowska a commandée à leur compositeur pour le clavecin, ces pièces de Poulenc, de Manuel de Falla, feront partie du programme de Sylvia, dans quelques jours. Et pendant que l'on annonce le concert de Sylvia dans les journaux, c'est la découverte à New York du Living Theatre.

C'est la fascination de Barbara pour l'art anarchiste qui me pousse à assister à plusieurs représentations de cette troupe extraordinaire que Barbara appelle une communauté d'acteurs activistes, Barbara a pratiqué l'action non-violente avec les deux fondateurs du Living Theatre, Julien Beck et Judith Matina. Mais sous l'apparence de cette anarchie, de ce désordre dans le jeu des comédiens qui se roulent sur la scène dans des costumes qui ressemblent à des manteaux de bure déchirés ou des tuniques de laine brune retenue à la taille par une corde, avec leurs corps pâles surgissant de leurs haillons, dans ce chaos de cris et de chants, c'est la discipline, la rigueur qui me frappent, ce qui était pour Artaud «le théâtre de la Cruauté» devient ici le théâtre de l'insupportable réalité, celle de l'oppression, du racisme, de la guerre.

Les acteurs ne sont plus même séparés de nous par la distance du regard, ce qu'ils jouent, nous le sommes, ils marchent, piétinent autour de nous, l'espace qu'ils ont conquis et qui est la scène politique du monde avec toutes les calamités de son Histoire.

Le Living Theatre impose son art de contestation, rien ne peut plus échapper à notre mémoire ni à la léthargie de la conscience. On voit les victimes des camps de concentration comme celles de la guerre

du Vietnam sous les bombes. Dans sa mansarde sous les toits de New York, Léonid peint le grand ciel bleu inamovible. Il dit à Sylvia qu'il faut garder la paix du cœur. Il pose des pansements humides sur les yeux de Sylvia, lorsqu'elle a longuement joué du clavecin et l'incite à se reposer davantage. Elle ne l'écoute pas et Coco est repoussé par les airs irrités de Sylvia qui lui dit qu'elle n'a pas besoin de lui. Mais c'est la veille du concert et Sylvia veut savoir si sa robe de soie noire est toujours chez le nettoyeur, et pourquoi Coco est-il si négligent d'avoir oublié sa robe.

Puis, c'est la soirée du concert de Sylvia au Carnegie Hall. Léonid, Mary et moi regardons la fragile musicienne qui joue la musique de Poulenc, fragile et les yeux encore meurtris par le zona. Les bons yeux de chien de Léonid sont pleins d'inquiétude. Pourquoi sa femme a-t-elle accepté le récital de ce soir? Les critiques blâsés et méchants ne tarderont pas à souligner la faiblesse de son exécution, car Léonid sent avec des pincements de cœur l'hésitation des doigts de Sylvia sur le clavier du clavecin, même si Sylvia joue avec la même impétueuse vigueur qu'autrefois, pendant ses concerts aux États-Unis, en Europe, ce soir les critiques regretteront de l'avoir comparée à Wanda Landowska, ils oublieront la qualité de son éblouissant génie, et n'auront aucune pitié de la musicienne devenue aveugle.

Fière dans sa robe noire, ses cheveux recueillis en chignon sur sa nuque, Sylvia joue la musique de Poulenc mais lorsqu'elle se penche vers le clavier, c'est la nuit, ses doigts glissent mollement sur ces notes qu'elle ne voit plus. Soudain Sylvia n'est plus sensible à ceux qui l'écoutent et la regardent, il y a des bruits de toux dans la salle de concert, une mêlée de soupirs mécontents, elle rentre seule dans ce voyage de noirceur de sa vieillesse, ce sera ce soir son dernier concert. Elle pense à celle qui l'a tant inspirée, l'impeccable Wanda Landowska qui avait dès l'enfance une maîtrise du clavecin, qui consacrerait sa vie à cet instrument, dans son enseignement de la musique comme dans ses concerts de musique contemporaine.

Sylvia est affligée que ses doigts jouent si mal soudain comme si ses mains étaient pétrifiées par le froid, cette musique de Poulenc qu'elle connaît bien qui est une musique fluide et déliée, quant à Manuel de Falla comment pourra-t-elle oser s'y attaquer quand elle se sent prise de ce nouveau vertige de l'impuissance. C'est Coco qui a raison, l'heure est venue de renoncer au clavecin.

Il y a un long silence dans la salle de concerts, nous n'osons pas regarder ces critiques new yorkais qui se lèvent déjà pour sortir, avant la fin du concert. Léonid enfonce son bérêt noir sur sa tête. C'est l'hiver et le froid venteux dans les rues de New York, des personnages gris en haillons qui pourraient se produire sur la scène du Living Theatre trainant autour des potbelles, sur la respectable 44e Avenue. Vêtue de sa robe noire sous le manteau de fourrure, Sylvia rentre chez elle, au bras de Léonid.

## Chercher la femme

## Le nombre d'agressions sexuelles augmente-t-il vraiment?

LES AGRESSEURS SEXUELS  
(THÉORIE, ÉVALUATION ET TRAITEMENT)  
Sous la direction de Jocelyn Aubut, Ed. de la Chenelière / Maloine, 328 p.

VIOLENCE ET DÉVIANCE À MONTRÉAL  
Sous la direction de Maurice Chalom et John Kousik, Liber, 150 p.



ROBERT SALETTI

En 1984, un rapport fédéral (Badgley) indiquait qu'une femme sur trois et un homme sur quatre seraient victimes d'une forme quelconque d'agression sexuelle au cours de leur vie. Il serait plus juste de dire un garçon sur quatre, puisque l'agression sexuelle, du côté masculin, se résume surtout à la pédophilie. Quoi qu'il en soit, ces deux maigres fractions, 1/3 et 1/4, laissent perplexes. Au total, cela fait pas mal de victimes au Canada. On comprend pourquoi la victimologie est en plein essor. Plus encore, à côté de ce constat statistique, il y a l'explosion médiatique des dernières années qui a fait éclater les barrières du privé, mais qui a aussi eu ses ratés (rappelez-vous la polémique Bombardier-Bouchard!). Il y a tous les Jeannette Bertrand, Claire Lamarche et Jean-Luc Mongrain de ce monde; il y a cette pluie chaude et humide de témoignages et de confessions de toutes sortes qui s'abat sur le citoyen. Néanmoins, dans cet amalgame de faits et de sensationnalisme, une question demeure: le nombre de délits sexuels augmente-t-il réellement ou la société a-t-elle tout simplement cessé de nier un phénomène qui existait depuis longtemps? Selon que l'on soit policier ou psychiatre, la réponse varie.

Précisons-le tout de suite. *Les agresseurs sexuels* n'est pas un livre pour Monsieur ou Madame Tout-le-Monde. C'est avant tout un ouvrage de spécialistes, un outil de travail pour les professionnels de la santé œuvrant dans les domaines de la psychiatrie, de la psychologie, du droit, de la criminologie, des services sociaux, etc. De toute façon, on conviendra que, par les temps qui courent, cela fait beaucoup d'intervenants. Mais d'autres raisons font que je m'aventure aujourd'hui en terrain miné. L'une est, si l'on veut, basement opportuniste: l'agression sexuelle est un sujet «hot» qui véhicule quelques mythes qu'il vaut la peine de défaire. Mettons donc les choses perverses au clair.

De manière générale, il est actuellement impossible de dresser un portrait type du violeur ou du pédophile. L'incidence de maladie mentale, par exemple, n'est pas plus élevée chez les agresseurs sexuels que dans une population équivalente du point de vue socio-économique. Par ailleurs, avis aux eugénistes, aucun paramètre biologique ne permet de prédire qu'un individu deviendra un agresseur sexuel. A toutes fins utiles, il n'existe pas de profil psycholo-

gique qui soit représentatif d'un agresseur sexuel. Aucun facteur spécifique unique ne peut déclencher l'agression sexuelle. Mais il y a tout de même des constantes, des patrons, des débuts d'explication. On résumera ce qui demanderait normalement de plus amples commentaires en disant que, pour l'équipe du Dr Aubut, le viol et la pédophilie sont «une pathologie de la relation à l'autre» où la sexualité est dénaturée de son sens profond et contaminée par l'agressivité et le pouvoir. Les évaluations cliniques montrent que les agresseurs sexuels sont incapables, jusqu'à un certain point, de tolérer une relation intime. Agresser sexuellement plus faible que soi révèle la solitude la plus désespérée qui soit.

Par ailleurs, j'ajouterais qu'une autre raison de m'intéresser à ce livre spécialisé-fruït d'une de ces co-éditions franco-québécoises de plus en plus fréquentes-vient simplement de ce qu'il constitue, à mon avis, un ouvrage de belle facture et de grande qualité. Qu'il tente de faire le pont entre les courants d'intervention nord-américain (d'inspiration cognitive et behavioriste) et européen (d'inspiration psychanalytique), qu'il s'édifie sur un bel équilibre entre la théorie et l'évaluation clinique, qu'il aborde toutes les facettes du phénomène de l'agression sexuelle et s'impose dès lors comme un manuel de référence, qu'il fasse le point dans un champ d'études relativement nouveau (l'analyse de l'exploitation sexuelle des femmes et des enfants date des années soixante et doit beaucoup au féminisme) et que, de plus, il soit supervisé par un jeune psychiatre québécois (Jocelyn Aubut à tout juste quarante ans) de l'Institut Pinel, voilà qui méritait d'être souligné.

Avec *Violence et déviance à Montréal*, on change de registre. L'intervention sociale prend le pas sur l'intervention thérapeutique. Les participants à ce livre de Maurice Chalom et John Kousik, succinctement préfacé par Claude Ryan, sont pour la plupart des policiers et des travailleurs sociaux. Ils s'intéressent, plutôt qu'à la perversion sexuelle, à la déviance et à la criminalité des sans-abris et des jeunes ainsi qu'à la violence conjugale. Le ton est alarmiste. On y apprend, entre autres, qu'au cours des dix dernières années à Montréal le nombre de crimes contre la personne, de tentatives

de meurtre et d'agressions sexuelles a monté en flèche, que l'agression sexuelle, quant à elle, demeure encore un délit mal rapporté (la belle affaire!), que les femmes sont les principales victimes des crimes à caractère sexuel et des crimes reliés à la violence familiale et conjugale, que la répression du crime coûte très cher (pensons aux salaires des policiers...) et que l'accroissement des effectifs policiers n'a pas d'incidence majeure sur la criminalité ou sur le taux de solution des crimes.

L'alarme sonnée, il faut maintenant éteindre le feu. Comment? En faisant de la «prévention situationnelle» comme la surveillance de quartiers cibles par la police ou de la «prévention sociale» par l'amélioration de la qualité de vie dans un quartier pauvre; en faisant de l'«écologie urbaine», selon l'expression de Maurice Chalom dans son introduction. Une expression proposée dans les années vingt par l'École de Chicago, un groupe de sociologues et urbanistes américains qui voulaient redéfinir la ville. Une ville qui a toujours besoin de redéfinition d'ailleurs.

Que diriez-vous d'une redéfinition plus féminine?



*Les agresseurs sexuels* est un manuel de référence qui fait le point dans un champ d'études relativement nouveau, l'analyse de l'exploitation sexuelle.

## Retour sur la guerre du Golfe

L'AMÉRIQUE MERCENAIRE  
Alain Joxe  
Éditions Stock, 1992, 430 pages

JOCELYN COULON

Les séquelles de la guerre du Golfe se font encore sentir aujourd'hui alors que le leader irakien tente par tous les moyens de tester la patience de la communauté internationale et surtout des États-Unis. Ceux-ci ont réagi, mais rien n'indique que Bagdad va cesser ses défis malgré les ouvertures faites au nouveau président Bill Clinton. La confrontation avec l'Irak risque de rester permanente encore quelque temps.

Pour comprendre ce qui a amené les États-Unis à répliquer à l'invasion irakienne du Koweït en 1990-91, le chercheur français Alain Joxe vient de produire un livre controversé qui mêle une brillante description des stratégies militaires, politiques et technologiques au délire haineux de la civilisation américaine. En fait, Joxe prend prétexte d'un retour sur la guerre du Golfe pour démontrer comment les États-Unis sont deve-

nus le nouvel «empire du mal» auquel il faut s'opposer.

Les lecteurs qui abhorrent le régime américain sous tous ses aspects — politique, social, économique — y trouveront de quoi renforcer leurs préjugés. Quant à ceux qui espèrent une analyse un peu plus fine sur le conflit États-Unis-Irak, ils devront se rabattre sur les auteurs anglo-saxons, aucun chercheur francophone n'ayant encore produit une étude sur cette guerre qui rivalise en intelligence, en mesure et en profondeur avec celles produites par les Américains et les Britanniques.

Joxe, dont la réputation n'est plus à faire sur les questions militaires et stratégiques, donne une description fort exacte de toute la crise du Golfe. Il décrit avec brio l'activité politique et les stratégies militaires américaines — il ne dit rien sur les Irakiens — et souligne la détermination personnelle de George Bush à affronter Saddam Hussein. Il maîtrise aussi parfaitement l'art de l'interprétation, c'est-à-dire de faire dire aux Américains, à partir de leurs témoignages devant le Congrès, ce qu'ils n'ont certainement pas voulu dire sur cette crise. D'ailleurs, l'éditeur annonce que cet essai est nourri de documents ex-

clusifs, ce qui est totalement faux.

Admettons que les positions de Joxe sur la guerre du Golfe et les leçons qu'il en tire soient justes — piège tendu à Saddam Hussein, expédition américaine préméditée pour impressionner le monde entier et surtout le tiers monde, émergence d'un Etat mercenaire prêt à anéantir les pauvres et au service de pays riches — l'analyse qu'il fait de la naissance de ce nouveau monstre planétaire est digne des pires moments du délire idéologique qui a frappé toute une génération de penseurs. Joxe ratisse large. La Révolution américaine a été pervertie; la société est «en moyenne désordonnée, corrompue, inefficace, cruellement inégalitaire et pour tout dire sous-développée» en plus d'être sous l'emprise d'une «gangstérisation des syndicats et d'une fascination des relations sociales».

Pour l'auteur, l'Amérique, c'est la grande machine à exclusion et à génocides, alors que l'Europe c'est l'avenir de l'humanité. (Une petite parenthèse sur le nazisme, le fascisme, le stalinisme et maintenant la purification ethnique.) L'Amérique, avec son président Bush, c'est «la militarisation interne»; c'est «la gestion gla-

cée de la souffrance humaine»; c'est la surexploitation des immigrants. L'Europe, et surtout la France, c'est l'altruisme dans les relations avec ses anciennes colonies et le tiers monde; c'est le génie au service «du progrès des nations sous-développées». Un pareil sottisier laisse pantois. N'en déplaise à Joxe, l'Amérique est plus complexe, plus profonde, plus diverse que ce que peut en dire un bricoleur de stratégies militaires, aussi brillant soit-il.

Donc, pour sortir du nouvel enfer, Joxe propose de revenir à l'école française et à ses valeurs républicaines grâce à la seule «arme que les Américains ont toujours su garder depuis leur Révolution...: le sens du débat, la forte et libre expression des convictions humanistes...» On voudrait pleurer de joie devant une si extraordinaire découverte si on ne prenait garde aux véritables convictions de l'auteur. Pour Joxe, les valeurs républicaines sont celles que Saint-Just, un des grands penseurs du génocide à son époque, a fait goûter aux Vendéens pendant la Révolution française, celle-là même que révère notre auteur. Beau programme en perspective.

L'AMÉRIQUE  
MERCENAIRE

ALAIN JOXE

DE TOUT  
POUR TOUS

Québec ::

Ba il (2 baux par enveloppe)

1,75 \$

Conduire une moto

127 pages

9,95 \$

Le bel âge pour bien manger

104 pages

9,95 \$

Répertoire des mois, des semaines et des journées thématiques 1993.

112 pages

8,95 \$

Les lois et les règlements québécois les plus demandés sont disponibles en librairie.

LIBRAIRIE PAPETERIE  
LE BOUQUIN

395, boul. Cartier, Laval (Québec) H7N 2R8 (514) 688-6036

LIBRAIRIE  
LE FURETEUR

615, ave Victoria Saint-Lambert (Québec) J4P 3R4 (514) 465-5597

CONCESSIONNAIRES  
DES PUBLICATIONS  
DU QUÉBEC